RÉPONSE
D'UN
CHIRURGIEN
AU
SECOND MÉMOIRE

Qui concerne le Régime Végétal, proposé pour les Gens de Mer, par M. POISSONNIER DESPERRIERES, Médecin.

Dépérir empoisonné n'est-ce rien? Dis . . . . (S.R.)

LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

Quid hoc veneni ſævit in præcordiis?

HORAT. EPOD. ODE. III.

RPJCB

PRÉFACE.

LE projet d'un régime *purement* végétal, préſenté dans le premier Mémoire de M. P... D... comme un *moyen ſpécifique* contre les maladies des gens de mer, étoit déja enfanté & ſous les yeux de la Marine, quand je partis pour les Indes. La nouveauté du deſſein, la ſingularité de l'exécution appuyée ſur des faits imaginaires & faux, frappoient tous les eſprits d'étonnement & d'averſion, tandis que les partiſans de ce ſyſtême prônoient avec chaleur & ſuivant leurs intérêts, les avantages du nouveau régime, ſur l'ancienne façon de nourrir les Equipages en mer. Comme s'il n'y avoit pas un milieu dans tout, ces partiſans outrés de la diète Pythagorique donnoient hardiment l'entiere excluſion aux ſubſtances animales, tandis qu'il étoit plus raiſonnable de propoſer un régime

compoſé de ces dernieres ſubſtances avec les végétales les plus propres à ſe conſerver & les plus ſalutaires pour les marins.

Le feu de l'enthouſiaſme, qui agitoit certains eſprits jaloux d'une invention ſurannée, plus jaloux encore de ſon ſuccès, les égara tellement qu'ils fermerent les yeux à la lumiere de la vérité. A des objections juſtes, naturelles, formées contre l'exécution de leur projet; à la négation des faits qu'ils alléguoient pour le ſoutenir, quelle fut leur réponſe? Des injures, des mots vuides de ſens, l'entêtement, la calomnie.

Tel étoit le dangereux effet que cauſoit le ſyſtême du régime végétal de M. P... D... lorſque nous mîmes à la voile dans les premiers jours de 1771 pour les Indes. Je me contentai dans mon voyage de faire quelques légeres obſervations ſur la maniere de vivre des peuples Indiens, ſans avoir eu la ſatisfac-

tion d'apprendre ce qui s'étoit paſſé concernant le nouveau projet. Mais actuellement, inſtruit de l'état de la queſtion par les Mémoires & les Lettres qui ont parus de part & d'autre, (écrits dont l'époque tient à la miſſion de la Frégate *la belle Poulle* pour les Colonies, en Mai 1771) je crois devoir répondre au ſecond Mémoire de M. P... D... qui ne manqueroit point de tirer d'un ſilence général des inductions trop favorables à ſa cauſe. Je n'entrerai point dans l'examen du premier, parce qu'il a été completement rétorqué par les écrits dont nous ferons mention dans la ſuite.

Ce devoir d'une réponſe au dernier Mémoire de M. P... D... eſt un acte de juſtice auquel nous ne pouvons nous refuſer, en faveur de feu M. de Courcelles, premier Médecin du Roi au port de Breſt. C'eſt ſur lui particuliérement qu'eſt tombé l'orage de la tracaſſeric, des injures & de la calomnie. Cependant

il n'avoit employé que les voies de l'honnêteté ; en prévenant M. P... D... de l'abus de ſon régime, il n'avoit d'autre intérêt que celui de l'humanité.

Mais tel eſt le ſort des hommes, amis de la vérité & du bien public, c'eſt de ſe trouver toujours en butte aux déclamations, aux invectives de ceux dont ils n'adoptent pas aveuglement les ſyſtêmes. Un Médecin ſavant & d'un jugement droit & ſolide, tel qu'étoit M. de C... pouvoit-il, après avoir blanchi ſous l'étendart d'une longue & laborieuſe expérience, pouvoit-il bonnement ſouſcrire au projet de M. P... D...? Que ce dernier Médecin eût propoſé quelque retranchemens dans la nourriture ordinaire des gens de mer, ſa propoſition eût été louable; mais que M. P... D... débute par la ſouſtraction entiere des viandes en général, comme la cauſe *principale* des maladies, à des gens accoutumés à la viande, & qu'il y ſubſtitue un régime

végétal ſec, à titre ſpécieux d'un reme-de univerſel à tous les maux : voilà l'extraordinaire de ſon projet, voilà ſon erreur.

L'expérience ſeule démontre le foible ſecours du régime végétal ſec, tels que les farineux, contre le ſcorbut & les autres maladies qui affligent les gens de mer : elle prouve même les inconvéniens de leur uſage. Si M. P... D... en convient dans ſon *Traité du Scorbut*, pourquoi la premiere propoſition de ſon Mémoire roule-t-elle ſur les avantages des farineux ? C'eſt une contradiction frappante. Pourquoi ſe rejette-t-il enſuite dans ſon ſecond Mémoire ſur les végétaux frais ? C'eſt une rétractation cachée que nous développerons dans notre Réplique.

La raiſon, les connoiſſances de M. de C... étoient trop au-deſſus d'une adoption invraiſemblable & trop contraires aux loix de la nature & de l'habitude, pour entrer complaiſamment dans les

vues de M. P... D... C'eſt donc en faiſant connoître le faux de ſon ſyſtême, l'injuſtice de ſes procédés envers M. de C... la fauſſeté des faits qu'il énonce, celle des citations dont il s'étaye dans ſon Mémoire, & ſes contradictions avec lui-même, que nous devons nous acquitter de cette Réponſe.

M. de C... auroit publiquement ſatisfait ſur tous ces points, ſi des oppoſitions, des prieres ne fuſſent intervenues pour empêcher l'impreſſion de ſon Mémoire. Il n'eſt point douteux que, vivement pourſuivi & outragé par des ſarcaſmes injurieux, ſa ſenſibilité & ſa patience n'ayent été les triſtes victimes des tracaſſeries de ſon adverſaire.

Au milieu de tant de diſgraces ſi peu méritées, la mort nous a enlevé ce ſavant Médecin, généralement regretté. Il l'eſt principalement de la Chirurgie de la Marine, qui lui doit beaucoup pour ſa vigilance & ſon travail à l'inſtruction

des Éleves deſtinés au ſervice des vaiſſeaux du Roi. On a de lui un Ouvrage claſſique d'anatomie & d'opérations qui ſera toujours honneur à ſon érudition & à ſes connoiſſances.

Si la perte d'un homme auſſi eſtimable que M. de C... par ſa vertu & ſes talens ſupérieurs, nous a privé de la ſatisfaction de le voir ſe laver lui-même des imputations malignes de M. P...D.... n'y a-t-il pas lieu d'eſpérer qu'un jour la lecture de ſon Mémoire, deſiré du Public, mettra au grand jour ſa juſtification, ſa ſincérité & ſon amour pour le bien de l'humanité.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.
VIRG. ÆNEID.

RÉPONSE

AU

SECOND MEMOIRE

DE MONSIEUR

POISSONNIER DESPERRIERES,

Sur le Régime végétal

DÈs que M. P... D... préſenta aux gens de mer ſon Régime végétal ſec pour unique nourriture, on travailla de concert à démontrer la folie abuſive & meurtriere de ſon ſyſtême. L'Académie Royale de Marine du Port de Breſt retentit d'un Mémoire très-intéreſſant de M. de Courcelles, premier Médecin du Roi, contre ce régime. M. le Chevalier de la Coudraye, Officier de la Marine, donna un Mémoire très-inſtructif ſur l'épreuve du même régime à bord de la

Frégate *la belle Poulle*. Un Chirurgien anonime répandit des lettres critiques : M. Aufray, Chirurgien ordinaire de la Marine, fit des Obſervations ſur le même ſujet. Les raiſonnemens ſolides & concluans qu'ils ont employés pour dévoiler le faux de ce ſyſtême, l'autorité des grands Maîtres, & plus encore celle de l'expérience qui le condamnent, ont enfin rendu l'excellente préférence des végétaux frais aux farineux ſecs, qui d'abord avoient été indifféremment propoſés.

Il paroît néanmoins que les mêmes raiſonnemens, quoique protégés d'une approbation authentique ſur l'article de la néceſſité abſolue des viandes, dont M. P... D... continue la ſuppreſſion avec chaleur, ne ſont encore à ſes yeux qu'une *incompétence* ou qu'un ſtérile jugement qu'on oppoſe à ſon opinion extraordinaire : car, comme le remarque très-judicieuſement M. de la Coudraye, » n'eſt-ce point ſupprimer la viande, que » de n'en fournir qu'une livre & demie » *par mois*, à des gens accoutumés à ſe » nourrir de viande? »

La voix unanime d'une Académie ſavante & d'un Public éclairé n'auroit-elle

pas dû forcer M. P... D... à une rétractation ſolemnelle? La négative eſt cependant ſon entier retranchement. Mais croit-il pouvoir défendre ſa cauſe par la fécondité de ſon imagination prévenue en faveur du régime végétal? Voilà du moins ce qu'il s'eſt propoſé dans le Mémoire qu'il a publié. Comme on y voit plus de ſophiſmes & de ſarcaſmes injurieux, plus d'imputations générales & particulieres que de degrés de preuves convaincantes en faveur de ſa propoſition; on peut dire avec juſtice de ſon Mémoire, qu'il eſt écrit avec auſſi peu de modération que de bon droit pour la cauſe qu'il défend.

De quel ſuccès M. P... D... prétend-il donc ſe flatter encore, après une double victoire que ſes adverſaires ont remportée ſur lui, celle de la raiſon & de la vérité? Sans entrer dans la redite de ces avantages, généralement connus & prouvés, paſſons à d'autres armes: oppoſons-lui de nouveau cette leçon du Prince de la Médecine qui eſt ſans réplique : *& quibus ſemel aut bis, vel plura, vel pauciora & par partes offerri conducat, videndum. Concedendum autem aliquid &*

conſuetudini & tempeſtati & regioni & ætati. (APH. D'HIPP. 17. 5. 1.)

Quelle objection repouſſer contre une ſentence ſi vraie & ſi ſagement établie? & n'étoit-ce pas la regle que devoit tenir M. P...D... pour meſurer & diriger avec sûreté le plan d'un régime convenable aux Marins, ſans craindre de déroger aux loix naturelles. *Quale, quid & quando, quantum, quoties, ubi, dando iſta notare cibo debet medicus bene doctus ne male conveniens ingrediaris iter.* (SCOL. SAL. DE REGIM.) Mais... pourſuivons : cet aphoriſme va nous conduire à des faits de comparaiſon très-propres à lui démontrer l'inſuffiſance & le danger même de ſon ſyſtême végétal.

C'eſt en effet au moyen d'un parallele rapproché des différentes manieres dont ſe nourriſſent quelques peuples, reſpectivement à l'habitude, à la ſaiſon, au climat & à l'âge, que l'on pourroit réprimer le nouveau régime, trop indiſtinctement préſenté pour tous les cas. Ce ralliement ſeroit une logique de faits néceſſaire pour diriger le jugement dans la croyance des inconvéniens fâcheux qui ne peuvent que réſulter d'une méthode de vivre oppoſée à l'axiôme d'Hyppocrate.

Dire que le ris eſt la nourriture habituelle des Aſiatiques, & qu'ils s'en accommodent bien, cela ne ſuffit pas pour oſer inférer de-là, qu'on doive l'adopter pour aliment excluſif en Europe, & avec la certitude d'un égal avantage, en le tranſportant à des hommes ſous une ſituation topographyque bien différente de celle de l'Aſie. Tant il eſt vrai qu'il y a des gens qui ne diſtinguent pas la nuance des couleurs; tout eſt blanc ou noir pour eux. Il eſt donc prudent, avant de porter & d'aſſeoir ſon jugement, de recourir d'abord à toutes les circonſtances qui peuvent rendre ſupportable aux Indiens l'uſage journalier de ce farineux, & de rallier en même temps celles qui ne permettent pas en général de l'introduire en Europe (ou quelques autres ſemences de la famille des farineuſes) à titre d'*unique* aliment.

Or, voyons quelles ſont les loix ſalutaires qui peuvent plus convenablement établir chez les Aſiatiques, que chez les Européens, l'uſage des farineux? Nous allons répondre à cet argument par les raiſons phyſiques qui ſe déduiſent ſuivant l'ordre que nous trace l'aphoriſme : *con-*

cedendum autem aliquid & conſuetudini & tempeſtati & regioni & ætati.

L'uſage d'un certain aliment farineux dont vivent les Aſiatiques, fondé ſur une conſtitution naturellement molle, efféminée & délicate, eſt le premier point auquel nous devons ſatisfaire en peu de mots. Leur habitude à la nourriture ordinaire du ris, douce, légere & peu ſubſtancielle, tient plus au phyſique qu'au moral. Effectivement ce peuple étant par tempérament ſans activité, ſans forces & ſans aptitude au travail, il eſt aiſé de voir quel eſt le genre de vie qui convient le mieux à ſes facultés phyſiques. Il eſt également aiſé d'appercevoir le penchant naturel qui doit l'aſſujettir à cette diete particuliere, puiſque tout concourt chez eux à l'autoriſer, plutôt par néceſſité que par raiſon.

Le climat Aſiatique va nous offrir des conſidérations eſſentielles qui feront indubitablement ſentir l'obligation où ſont ces peuples d'obſerver un régime végétal farineux. La chaleur continue du pays, l'inaction ordinaire de ſes habitans, l'attrait impérieux qu'ils ont pour la volupté, & par conſéquent une plus grande prodigalité des germes de la population ;

tous ces agens réunis, dont les effets ſucceſſifs portent en général le relâchement ſur tous les reſſorts de l'économie animale, & détendent ceux des organes digeſtifs, ne doivent-ils pas être calculés comme des cauſes très-puiſſantes, qui nous convainquent [à l'égard de ces peuples] de l'utilité d'une diete douce, humectante & peu fournie de molécules groſſieres & maſſives.

De cette légere eſquiſſe l'on pourroit donc s'aſſurer que les farineux frais, tels que le gruau, le ris qui croît en abondance ſous le climat conſtamment chaud des Indiens, leur ſont indiqués par une habitude contractée *ab ortu*; & que leur conſtitution foible, voluptueuſe & délicate leur en fait reſpecter l'uſage par une néceſſité phyſique; enfin que les farineux frais & choiſis dans cette claſſe leur ſont principalement preſcrits pour tous les âges par la nature chaude du ſol qu'ils habitent, par l'inaction & les plaiſirs amoureux, qui tendent de concert à la diminution, à la proſtration même de leurs forces & de leur vigueur.

Si nous venons d'établir la diete végétale farineuſe par des preuves de néceſſité, ſous une température chaude; que

l'on ſuive l'échelle de notre parallele propoſé, on découvrira juſqu'où peuvent s'étendre les avantages de ce régime en Europe ſous ſes différens degrés de latitude. Il ſuffiroit, par exemple, de s'arrêter un moment à ceux de France, de l'Angleterre & de la Hollande : on y appercevroit aiſément une température froide, relativement à la chaleur de l'Aſie, & une eſpece différente d'hommes incomparables aux Aſiatiques en forces, en vigueur ; & par conſéquent les changemens conſtitutionels qu'opere l'impulſion froide de ces climats, en exigeant une méthode de vivre plus conforme à leurs beſoins, que celle des peuples Indiens.

Ceux qui ont voyagé en France apperçoivent que la ſanté, la force des tempéramens ſont différentes dans les différens pays. Dans la Bourgogne & dans la Normandie les habitans, ceux même du dernier rang, ſont forts & robuſtes. Dans certains cantons de la Champagne, les habitans ſont foibles & languiſſans. Ces divers tempéramens viennent de la différence des nourritures : la Bourgogne eſt un pays plus riche, plus fertile que la Champagne ; l'habitant ſe nourrit mieux & ſe procure des alimens plus

ſubſtantiels. Les Anglois ne vivoient pour ainſi dire que de viandes; le bœuf eſt leur nourriture ordinaire. Les artiſans de Londres, plus réglés dans leur conduite, & ſe faiſant mieux payer que ceux de Paris, ſont d'ailleurs mieux vêtus, ſe nourriſſent mieux & multiplient davantage. Ils ſont en général robuſtes & vigoureux.

L'auteur célebre de l'*Hiſtoire philoſophique & politique du Commerce des Européens dans les deux Indes*, dit fort à propos, à l'occaſion de différentes Caſtes de Brames, » qu'on doit faire obſerver » à quelques philoſophes, qui préten- » dent que l'homme eſt un animal fru- » givore, que les militaires Brames qui » mangent de la viande ſont plus robuſ- » tes, plus courageux, plus animés, & » vivent plus long-temps que les hom- » mes des autres claſſes qui ſe nourriſ- » ſent des végétaux. (*page 54 & ſuiv. Tome I.*)

Le regne purement végétal, préſenté à titre d'unique aliment, ne peut donc être indifféremment admis ſous l'atmoſphere Européenne, ſans préjudicier au bien-être des hommes. Son admiſſion doit-elle être plus directe & plus permiſe

pour les gens de mer, chez leſquels l'abſence des végétaux frais, la prompte dépravation putride des ſemences farineuſes embarquées, le chaud, le froid, l'humide & le ſec, la fatigue, le repos, la joie, la triſteſſe & l'ennui, la faim & la ſoif, événemens qui ſe répetent fréquemment ſur mer, demandent un choix d'alimens à la fois conformes à l'habitude, peu ſuſceptibles d'altération, & ſuffiſans pour entretenir leur état de ſanté? L'expérience eſt le garant du contraire de l'admiſſion de ce nouveau régime. Le ſeul mérite du regne végétal pour toute ſubſtance ne ſe rapportera donc qu'à l'enfance : c'eſt à cet âge où les organes ſont foibles & délicats, qu'il doit raiſonnablement ſe fixer comme à ſon véritable terme.

Nous conviendrons bien avec M. P... D... que certains farineux frais, choiſis, cuits à propos, & préparés ſous diverſes formes ſalutaires & agréables, doivent être avec raiſon en faveur des enfans, des vieillards décrépits, ou de quelques convaleſcens épuiſés, les élémens de leur nutrition & de leur entretien. Nous en excepterons les feves, les poids & les fayots, qui conſtituent principalement

le régime propoſé, & qui ne peuvent en aucune façon fournir une nourriture ſaine & agréable : témoins M. M. Rouppe, Lind, Macbride, Pringle, Lorry, Arbuthnot, &c.

Mais, parce que les farineux compoſent un ſuc nourricier léger, perméable & proportionné à la foibleſſe, à la délicateſſe & au développement des organes de leurs individus : ne ſentira-t-on pas des inconvéniens ſans nombre à prolonger leur uſage au-delà des bornes ordinaires. Par exemple, le développement du corps, qui croît & grandit peu-à-peu dans le premier âge ; celui des viſceres, qui travaillent à aſſimiler les matériaux de cet accroiſſement : les jeux de l'enfance vifs & ſoutenus ne font-ils pas de bonne heure preſſentir par des appétits répétés, le beſoin d'une nourriture plus abondante & plus chargée de molécules nourricieres ou organiques, que celle des farineux ? L'influx du climat Européen, aſſez ordinairement froid, & dont l'action roidit & donne de l'énergie aux reſſorts hydrauliques de la machine humaine, ne la détruiroit-il pas ſans les ſecours analogues de la réparation par des principes plus ſubſtan-

tiels & plus maſſifs que ceux des végétaux?

Les alimens légers, tels que ceux que l'on tire du ris, du gruau, &c. deviennent inſuffiſans pour le bien-être de ceux qui s'exercent ou qui travaillent. M. de Buffon attribue encore aux alimens, outre la faculté de réparer, un autre uſage qui eſt proportionnel à leur qualité maſſive, ou à leur quantité. Ils ſervent, pour ainſi dire, de leſt à l'eſtomach & aux boyaux, en les ſoutenant dans un état de tenſion propre à contrebalancer les forces des autres parties voiſines : car du défaut de réſiſtance de ces organes membraneux réſultent l'affaiſement & la foibleſſe, qui ſont les premiers ſymptômes de l'extrême beſoin.

Qui doute que la tranſpiration cutanée, la pulmonaire, les ſueurs & les autres excrétions, dont la quantité eſt en raiſon du mouvement, du climat & de l'eſpece de nourriture, ſont une perte très-conſidérable, particuliérement chez les jeunes gens qui indépendamment de cette diſſipation, doivent encore, au moyen d'une double dépenſe, croître & ſe ſubſtanter? Cette perte n'eſt point idéale ni le fruit de l'imagination : elle ſe fait viſi-

blement par l'action des ſolides ſur les fluides; & de la réaction de ceux-ci ſur les ſolides réſultent des frottemens multipliés, qui tendent inconteſtablement à produire la deſtruction entiere de nos parties. Comment infirmer cette vérité? Elle eſt priſe dans la nature des êtres animés que l'on voit dégénérer & périr par leur propre organiſation, ſi on ne prévient efficacement les déſordres & la chûte par une analyſe de matieres, capables de ſuffire à l'accroiſſement, à la nutrition & à la déperdition par les voies naturelles.

Si nous conſidérons les mœurs des anciens peuples, nous verrons que leur grandeur, leur décadence & leur dépériſſement total n'eurent point d'autres cauſes, que celles de la différente éducation phyſique qu'ils donnerent aux enfans & qui influa ſur leurs tempéramens. La ſaine philoſophie nous dicte, que ſi on éleve un jeune homme au milieu de l'oiſiveté voluptueuſe; ſi dès ſon enfance il n'eſt nourri que d'alimens légers & peu ſubſtantiels, il devient foible en croiſſant, & bien loin d'acquérir une conſtitution mâle, il ne reſpire que la vie oiſeuſe, efféminée; lorſqu'il arrive dans un âge for-

mé, au lieu d'avoir le courage & la force d'un Spartiate, il a la timidité, la foibleſſe & ſouvent la lâcheté d'un Sibarite.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que Galien interprête de l'eſprit d'Hippocrate, nous dit que la conſtitution d'un corps, peut être entiérement changée par la nourriture; mais il auroit dû ajouter, *& la diſpoſition de l'eſprit*, par la cauſe des rapports immédiats du phyſique au moral, & du moral au phyſique. C'eſt pourquoi Xénophon, du temps de la ſplendeur de la Gréce, faiſant alluſion aux Perſes, en fait connoître toute la foibleſſe & l'indolence par la qualité de leur nourriture trop légere & incapable de les roidir contre les fatigues de la guerre, de la chaſſe & de la culture des terres. (*De perſ. leg. & inſtitut.*)

D'après cet expoſé on peut donc déja conclure que le régime ſimplement végétal, propoſé pour aliment, ne peut être indifféremment admis en faveur des Marins; & qu'il n'eſt véritablement indiqué par la raiſon & l'expérience, que pour les beſoins de l'enfance où d'une vieilleſſe décrépite, & le premier état des convaleſcens exténués. Voila à notre avis les

limites où doivent ſe borner tous les avantages qu'on en peut attendre.

Après avoir limité dans ſa juſte valeur, l'uſage du régime végétal farineux, prenons le ſecond Mémoire de M. P... D... pour examiner les nouveaux fondemens de ſon ſyſtême. Ce mémoire peut être diviſé en quatre parties : nous nous propoſons de le conſidérer ſous ces quatre points de vue rélatifs au ſoutien de ſa cauſe.

La premiere partie roule ſur l'expoſition des principes de M. David Macbride, Chirurgien de Dublin, concernant les proprietés de *l'air fixe* généralement pris, adopté & conſidéré par cet auteur, comme le principe d'union, le ciment, le lieu, en un mot, le principe conſervateur des différentes parties conſtitutives des corps, particuliérement végétaux & animaux.

La deuxieme embraſſe non-ſeulement les cauſes ordinaires du ſcorbut; mais encore les moyens aſſurés de ſa curation, par l'effet des *végétaux frais ;* & ceux de prévenir cette cruelle maladie ſur mer, par la juſte préférence des *mêmes végétaux*, aux farineux ſecs. Ici la réunion du ſentiment de M. P...D... au nôtre, ſur le droit de la préférence méritée des légumes ré-

cens aux ſecs, nous donnera lieu de reconnoître à la ſuite ſa rétractation.

La troiſieme eſt l'hiſtorique des faits principaux, ſur leſquels l'Auteur a travaillé à établir des avantages favorables à ſon projet végétal.

La quatrieme enfin, concerne une diſcuſſion de M. P... D... avec M. Auffray, au ſujet des obſervations que ce Chirurgien éclairé, & d'un mérite connu, a recueillies & communiquées touchant le régime végétal, au retour de ſon voyage ſur la frégate, *la Dédaigneuſe*.

PREMIERE PARTIE.

L'AUTEUR du ſyſtême végétal n'adoptant dans ſon Mémoire, les recherches de M. Macbride ſur l'airfixe, (*a*) enviſagé par ce phyſicien, comme le principe de la cohéſion des parties conſtitutives des corps végétaux & animaux, & de leur conſervation, ne les adoptant dis-je que quant aux effets qu'il ne croit pas devoir attribuer à l'air, s'éloigne de ce même *air principe* & le réfute, pour lui ſubſtituer le *principe igné* dont il fait, le ſeul agent conſervateur de ces corps. (*)

Sans vouloir trop favoriſer l'opinion

(*a*) Nous entendons par *l'air fixe*, un moyen général, immédiat, étroitement lié à la matiere du feu & de l'eau, dont la nature ſe ſert dans ſes opérations, pour maintenir enchaînées les parties conſtitutives de tous les corps. Franklin dit que certains foſſiles, tels que le ſouffre, le charbon de terre, &c. contiennent beaucoup de feu & d'air; & que ce qui ſe détache, ſe ſépare des corps que l'on brûle, n'eſt autre choſe, indépendamment de l'eau & de la terre, que l'air & le feu, qui auparavant en faiſoient la partie coërcible.

(*) Voyez la Page 5 de ſon ſecond Mémoire, & la Note de la Page 37 *ibid.*

de M. Macbride ſur l'adoption générale de l'air fixe, ſans admettre celle de M. P... D... ſur le principe igné qu'il trouve plus conforme à la cauſe immédiate de l'union, de la cohéſion & de la conſervation des corps; il faut cependant convenir que les ſentimens différens de ces deux auteurs, ſur cette cauſe qui réunit néceſſairement l'action de l'air & du feu, pourroient très-bien ſe concilier.

En effet l'air eſt un fluide très-ſubtil qui exiſte de tout temps, ſuivant l'opinion des plus célebres phyſiciens, indépendamment des corps étrangers qui s'y mêlent. Parmi ces corps, le feu qui met tout en mouvement, ne peut certainement ni être produit, ni conſervé, ni dirigé, ni augmenté, ni modéré ſans l'air. Si l'air eſt abſolument néceſſaire à l'action du feu, il doit néceſſairement entrer pour beaucoup dans toutes les opérations du feu, comme cet élément entre dans l'action de l'air. Sans celui-ci le feu ne peut être appliqué à d'autres corps; ſans lui il ceſſe d'agir ſur eux.

L'air eſt au feu comme l'eau eſt à l'air; c'eſt le ſentiment le plus généralement ſuivi. L'air, le feu & l'eau ſont donc des agens auſſi étroitement liés, qu'inſépara-

bles & indeſtructibles. (*b*) C'eſt pourquoi les grands Chimiſtes modernes, qui ſont du même ſentiment que les anciens Épicuriens, prétendent que les parties des premiers corps, qu'ils nomment élémens, ſont ſi adhérentes les unes aux autres, qu'on ne ſauroit jamais les ſéparer. Toutes les impulſions, toutes les attractions, diſent-ils, peuvent mêlanger les principes élémentaires, les varier par les mêlanges, les diviſer juſqu'à les rendre inſenſibles à nos ſens; mais elles ne peuvent les déſunir entiérement, ni les ſéparer, ni les détruire :

Sunt igitur ſolida primordia ſimplicitate,
Quæ minimis ſtipata cohœrent partibus arctè,
Non ex ullorum conventu conciliata,
Sed magis æterna pollentia ſimplicitate :
Unde neque avelli quicquam, neque diminui jam,
Concedit natura, reſervans ſemina rebus.

LUCRET. DE REB. NATUR. L. I.

Voilà quel étoit le moyen raiſonnable de rapprocher le principe général de

---

(*b*) Boerhâave, *Element. Chimiæ.* Hales, *Statiq. des Végét. Réflexions ſur Ocellus*, par M. le Marquis d'Argens. *Leçons de Phyſique expériment.* de M. l'Abbé Nollet.

M. Macbride ſur l'air fixe du principe particulier de M. P... D... ſur le feu, en faiſant coopérer ces deux principes conjoinctement & immédiatement à la cohéſion des parties conſtitutives des corps; mais le moyen de conciliation nous écarte trop de l'opinion de ce dernier auteur ſur l'air: il en nie même l'exiſtence comme principe.

L'air n'eſt point un principe, dit le Médecin, *l'air n'eſt, ſelon un auteur qui me paroît avoir bien vu cet objet, qu'un compoſé de feu & d'eau; d'après cela nous pouvons dire que les ſubſtances animales comme les végétales, ne contiennent point dans leur état naturel d'air fixe, d'air principe; mais bien des matériaux propres à donner, par une aggrégation particuliere, l'exiſtence à un compoſé ſenſible que nous nommons air, & ces matériaux ſont le feu & l'eau.* (pag. 5 & ſuiv. du Mém.)

L'air n'exiſte donc point par lui-même comme principe dans les corps, puiſqu'il n'eſt que le réſultat de l'aggrégation de la matiere du feu & de l'eau. Ne pourrions-nous pas dire également du feu: donc le feu n'eſt point un principe, parce que ſon mouvement, ſon action ne peuvent avoir lieu, & ne peuvent être di-

rigés ſans l'air? Où il y a nullité de principe, il y a nullité de propriété: M. P... D... n'eſt donc pas encore aſſez ſolidement fondé pour nier que l'air fixe, l'air principe ſoit le moyen d'union, le lien des parties conſtitutives des végétaux & des animaux, conjonctement avec le feu; & encore moins pour nier l'exiſtence du principe aërien. Cet auteur appuyeroit-il ſon refus de principe à l'air ſur la cauſe de ſon alliage dans les corps avec des parties étrangeres? Mais ce mêlange n'eſt qu'accidentel, & il ne procede point directement de la nature de l'air. Au reſte écoutons à ce ſujet ce que nous enſeigne M. l'Abbé Nollet.

» Quelques Phyſiciens, dit-il, ont pen-
» ſé que l'air pourroit bien n'être autre
» choſe qu'un mêlange des particules les
» plus ſubtiles qui s'exhalent de tous les
» autres corps, & qui étant trop diviſées
» pour reprendre leur premiere forme,
» demeurent ſous celle d'un fluide par-
» ticulier qu'elles compoſent; mais ou-
» tre que cette opinion n'eſt appuyée ſur
» aucune preuve, l'air a des propriétés
» conſtantes, des caracteres inaltérables
» par leſquels il ſe fait toujours connoî-

» tre, & qui ne manqueroient point de
» varier ſelon les circonſtances du temps
» & du lieu, s'il étoit vrai qu'ils dépen-
» diſſent de la décompoſition de pluſieurs
» matieres & de l'aſſemblage de tant
» d'extraits. Il eſt donc plus naturel de
» penſer que l'air eſt une eſpece de ſubſ-
» tance particuliere dont la nature eſt
» fixe; que ſes parties intégrantes ſont
» homogenes, ou que ſes principes ſont
» unis de tout temps, pour ne céder à
» aucun des efforts que nous pourrions
» faire pour le décompoſer. » (*De l'air conſidéré en lui-même.* Dixieme Leçon de Phyſique expérimentale, page 179, Tome III.)

Suivant l'opinion de M. l'Abbé Nollet & du plus grand nombre des Phyſiciens, l'air exiſte donc par lui-même, comme principe dans les corps, ſi nous faiſons abſtraction des parties étrangeres diſſéminées dans ſa ſubſtance. Il eſt bien vrai que les différentes propriétés des vapeurs conſidérées ſur le globe ou dans les machines, induiſent quelques Philoſophes à dire : pourquoi attribuerions-nous à un élément (l'air) inconnu des effets que l'on voit continuellement produits par des exhalaiſons viſibles & palpables? Mais s'enſuit-il

ſuit-il, parce que l'air n'eſt ni viſible ni palpable, qu'il n'exiſte pas comme élément? Ne dira-t-on pas toujours, comme s'exprime M. de Voltaire, *l'air eſt doux*, *l'air eſt ſerein*; & dira-t-on jamais, *les vapeurs ſont douces*, *ſont ſereines*. Tenons-nous-en donc au ſentiment général, juſqu'à ce que les anti-aëriens ayent des preuves phyſiques ſur la négative de l'élément de l'air, & engageons M. P... D... à dire avec nous : *ne ſutor ultra crepidam.*

Ce principe, *l'air eſt au feu comme l'eau eſt à l'air*, étant généralement reçu; examinons les effets de l'air fixe combiné avec le principe igné.

Le but de ces deux principes concourant aux mêmes réſultats, il ſera néceſſaire pour notre objet de déterminer à la ſuite, leſquelles des ſubſtances animales ſalées, ou des végétales farineuſes ſeches, dépoſées dans un vaiſſeau à la mer, en un endroit chaud & humide, peuvent le plutôt perdre cet air fixe, le *vincutum* de leur conſervation, & par conſéquent le principe de leur état ſalutaire pour les gens de mer. Mais arrêtons-nous un moment à réprimer un raiſonnement de M. P... D... ſur cette

propoſition. On ne doit point s'étonner ſi cet auteur, appliqué au ſoutien de ſon ſyſtême, prépare ici la déciſion de la queſtion en ſa faveur : voici ſon début. (*page 4 du Mém.*)

Macbride & les auteurs des Diſſertations ſur les antiſeptiques, tendent tous à prouver, que les ſubſtances animales ne tombent dans l'état de diſſolution putride, où nous les voyons promptement paſſer, lorſqu'elles ſont dans un endroit chaud & humide, abandonnées à leur mouvement ſpontané, que parce que l'air fixe, qui entroit dans leur compoſition ſe développe, s'échappe, & laiſſe les autres principes conſtitutifs dans un tel rapport entre eux, qu'il en naît néceſſairement ce que nous nommons pourriture .... Obſervez que M. P... D... dit dans la note de la page 10 de ſon Mémoire, à l'occaſion de l'air fixe qu'il n'a point : » j'adopte *ici* l'ex-» preſſion reçue, quoiqu'il n'y ait pas » plus d'air principe dans les corps, » qu'il n'y a de véritables ſouffres dans » les pyrites, &c. »

Avant d'entrer en diſcuſſion, poſons premiérement, d'après M. Macbride, que ce qui ſe paſſe dans les ſubſtances végétales & animales, dont nous nous

nourriſſons, par la fixité de l'air, le ciment de leur conſervation, ſe paſſe également à l'égard de nos corps animés, par le même principe conſervateur que nous recevons de ces deux ſubſtances dans la fermentation digeſtive, en un endroit chaud & humide, l'eſtomach. Car c'eſt par ſon dégagement de ces ſubſtances pendant la digeſtion, & par ſa réception au moyen de l'entremiſe des vaiſſeaux lactés, qu'on explique la vertu antiſeptique de l'air fixe dégagé, pour concourir avec le feu à notre conſervation. Nous répondrons enſuite à M. P... D... que, quoiqu'il ſoit vrai de dire que les ſubſtances animales fraîches poſſedent, à un degré moins éminent que celles du regne végétal récentes, ce foyer de l'air fixe, il n'en eſt cependant pas moins certain, que les unes ſont auſſi indiſpenſables que les autres à notre économie.

Les expériences de M. Macbride nous confirment cette vérité en ces termes: » il paroît, dit-il, que les ſubſtances ani-
» males étant ſeules, de même que les
» végétales, n'abandonnent point leur
» air fixe ſans quelque violence. Mais
» lorſque les deux ſont mêlées enſemble,
» il s'établit alors une attraction qui dé-

» gage bientôt l'air qui étoit ſi intime-
» ment uni à chacune d'elles dans un état
» ſéparé. » (*page* 35.) Ne voit-on pas déja que cet auteur, moins prévenu que M. P... D... ſur l'inutilité & les dangers de la nourriture animale, en fait même ſentir la néceſſité pour le produit de ſon principe établi?

Nous ne pouvons cependant paſſer ſous ſilence une eſpece de reſtriction de M. P... D... qui ſembleroit dans le moment vouloir un peu ſe rapprocher de notre opinion éloignée des farineux ſecs, trop indiſtinctement propoſés pour tous les hommes de mer. En effet cet écrivain, avant d'entrer dans le détail du ſcorbut, parlant de cette maladie, page 7 de ſon Mémoire, avance que *le ſcorbut n'eſt autre choſe qu'une maladie putride, lente, dont le traitement bien développé, doit conduire tout naturellement à celui des fievres putrides, vives & ardentes.*

Que M. P... D... nous permette ici de lui demander en paſſant, ſi les ſaignées qu'indique néceſſairement le traitement bien développé des fievres putrides, *vives & ardentes*, ont jamais été preſcrites par des Médecins expérimentés, dans le traitement du ſcorbut qui *doit*

conduire tout naturellement, dit notre auteur, *à celui des fievres putrides vives & ardentes?* M. Lind dit expreſſément : que la ſaignée ne convient point du tout dans le ſcorbut, ſur-tout lorſqu'il eſt avancé, & que le malade meurt bientôt après cette opération. (*Tome I, page* 363.)

C'eſt ce dont on ſera convaincu, continue-t-il, *par des faits qui tendront tous à prouver & la néceſſité de la proſcription des ſubſtances animales, pendant la durée de ces maladies, & l'efficacité de l'uſage des ſubſtances végétales.*

A quoi ſert à M. P... D... la néceſſité de la proſcription des ſubſtances animales, avec cette reſtriction, *pendant la durée de ces maladies* ſeulement; puiſqu'après avoir préſenté, ſans diſtinction de cas, ſon régime végétal, comme un ſpécifique ſuffiſant pour les individus malades ou non, c'eſt un remede excluſif qui le diſpenſe de cette reſtriction. Cependant cet écrivain, qui nous paroît aujourd'hui chanceler dans la cauſe qu'il défend, voudroit-il involontairement ou de bon gré s'en dégager & ſe rendre inſenſiblement?

Pour l'y engager davantage, examinons préſentement leſquelles des ſubſtan-

ces animales ſalées, ou des végétales farineuſes, dépoſées dans un vaiſſeau à la mer, en un endroit chaud & humide, peuvent le plutôt perdre leur air fixe, le principe de leur conſervation & de leur état ſalutaire pour la ſubſiſtance des gens de mer.

Si nous conſidérons les lieux bas, chauds & humides nommés *ſoutes* à bord d'un vaiſſeau, dans leſquelles on dépoſe en tas les ſemences farineuſes qui doivent conſtituer la nourriture végétale : ſi nous voyons l'impoſſibilité d'empêcher leur dépravation ultérieure & très-prompte par la cauſe de l'encombrement : ſi on examine encore la difficulté de tirer des magaſins à vivres pour les vaiſſeaux, des farineux bien gardés dans un pays naturellement très-humide ; que doit-on attendre de leur approviſionnement entaſſé, ſinon une fermentation vive putride & prompte, par laquelle l'air fixe ſe développe, s'échappe & laiſſe bientôt les autres principes conſtitutifs dans l'état de pourriture ?

Que de vers ne trouve-t-on pas toujours & en peu de temps dans ces ſemences altérées, qui très-ſouvent n'offrent plus à l'œil que leurs écorces cri-

blées de toutes parts? L'expérience journaliere eſt la preuve de cette vérité. M. P... D... pourra-t-il diſconvenir de ce que nous venons de lui avancer; & pourra-t-il croire que des farineux auſſi flétris & dénaturés, ſoient propres à nourrir & conſerver des équipages ſains & ſaufs?

Ainſi, comme l'expoſe fort bien M. Macbride, » toute nourriture qui ne » fournit pas une portion convenable à » cet élément (l'air fixe) avance toujours » la putréfaction; pluſieurs exemples dans » l'hiſtoire des maladies le prouvent ma- » nifeſtement: parmi leſquelles il y en a » des meurtrieres qui ont été occaſion- » nées pour avoir mangé des farineux » gâtés, incapables de fermentation, & » par conſéquent de produire la quantité » néceſſaire d'air. » (*page* 140.)

D'ailleurs, en ſuppoſant la poſſibilité d'un approviſionnement choiſi de farineux ſecs, bien conſtitués, & avec des moyens nouveaux pour les conſerver dans leur intégrité ſur mer; quel ſuccès peut avoir leur uſage contre le ſcorbut? Car » quoique les farineux ſecs, quand on » les mêle avec les ſucs animaux, fer- » mentent; néanmoins la raiſon & l'ex- » périence font voir qu'ils ne fermen-

» tent point facilement, & qu'ils ne pro-
» duiſent pas autant d'air fixe que les vé-
» gétaux frais. Si une acrimonie putride
» s'eſt une fois établie dans le tempéra-
» ment, les farineux ſeuls ſe trouvent
» entiérement inſuffiſans pour la domp-
» ter. » (*Macbride, page 263 & ſuiv.*)

Si l'on paſſe maintenant à l'examen des ſubſtances animales ſalées, dont l'uſage eſt immémorial pour la commodité & l'utilité des gens de mer, on ſentira que ces ſubſtances, quoique proſcrites, comme les viandes fraîches, par le projet de réforme de M. P... D... ne méritoient cependant pas une excluſion, ni ſi générale, ni ſi déciſive, pour leur ſubſtituer ſur-tout des farineux ſecs, ſouvent gâtés, incapables même dans leur état d'intégrité de ſubvenir complettement aux beſoins de nos matelots.

Si l'on fait attention combien l'empire de l'habitude a de force & mérite de conſidération ſur l'uſage des choſes alimentaires, quoique peu ſaines, mais autoriſées par la coutume (c): d'ailleurs ſi on réflé-

---

(é) *Paulo deterior & potus & cibus jucundior autem eligendus potiùs quam meliores quidem, ſed ingratiores. A multo tempore conſueta, etiamſi fuerint*

chit ſur les ſalaiſons dont on fournit ordinairement les équipages; ſur la poſſibilité de n'en tenir dans les magaſins que de fraîches & bien préparées; ſur la poſſibilité de les renfermer dans des vaiſſeaux bien conditionnés & placés convenablement à bord des bâtimens, de quelle durée ne ſeront-elles pas à la mer, ſans preſque ſubir de changement? On en a viſité dans le port, au bout d'un an de campagne & plus, qui étoient encore très-bonnes & qui n'avoient aucune apparence d'altération. Or, ce qui eſt arrivé pluſieurs fois, doit toujours arriver, moyennant quelques précautions.

Le ſel qu'on emploie pour la conſervation des ſubſtances animales embarquées, n'en eſt-il pas un moyen sûr?

---

deteriora inſuetis minus turbare ſolent. (Aph. d'Hyp. 38. 30.)

Les Afriquains mêlent aſſez volontiers de la viande & du poiſſon corrompus avec les farines & les légumes dont ils font leur nourriture, & les voyageurs nous apprennent que les ragoûts, ainſi préparés, ne ſont point déſagréables. Outre les différens peuples d'Afrique & d'Amérique, les Kamptchadales, habitans du Nord, ſe nourriſſent de poiſſons pourris, qu'ils ont fait fermenter avec l'écorce du bouillot. (*Eſſais ſur la Putréfaction, par M. Gardane, page 225.*)

M. Macbride, ancien Chirurgien de vaiſſeaux très-expérimenté, le prouve clairement, lorſqu'il dit : (*page* 171 *& ſuiv.*) » tous les corps ſalins ont une forte af-» finité avec l'air fixe ; de-là vient la vertu » antiſeptique de ces ſubſtances ; elles » ſont toutes ſuſceptibles d'une ſi grande » diviſion, que leurs parties peuvent pé-» nétrer facilement dans un corps ani-» mal & s'y joindre immédiatement à » l'air fixe de ces corps, où venant à » reſter, ils empêchent la putréfaction. » Or, puiſque c'eſt le principe de l'air fixe qui cimente & unit les parties conſtitutives des corps, la pourriture par conſéquent, qui conſiſte dans la déſunion de ces mêmes parties, n'aura que difficilement lieu de ſe développer, parce que le principe cimentant y demeurera enchaîné par le ſel, avec lequel il a beaucoup d'affinité.

Que répondra M. P... D... à cette vérité qui gît en faits & en preuves inconteſtables? Il objectera peut-être que les parties ſalines diſſéminées dans les ſubſtances animales préparées au ſel, peuvent devenir nuiſibles par leur quantité & leur trop long uſage aux matelots qui ſe nourriſſent de ces ſubſtances. M. Lind a prévu

cette objection en s'expliquant ainſi : » On pourroit objecter que la ſalure ſe-» roit plutôt préjudiciable, dans le ſcor-» but que ſalutaire; j'ai démontré le con-» traire, continue M. Lind; & cela eſt » confirmé par la grande utilité que nom-» bre de malades, très-affectés du ſcor-» but, ont retiré en boiſſon, de l'uſage » de l'eau ſalée, tant ſur mer que ſur » terre. » (*page* 289, *Tome I.*)

Au reſte, le moyen de débarraſſer les ſubſtances animales de la trop grande quantité des parties ſalines, n'eſt-il pas auſſi commode que facile dans les bords, même avec l'eau de la mer? Et ne pouvons-nous pas repréſenter avec M. Tiſſot que les fibres lâches de l'eſtomach, chez les hommes de mer, dont l'action n'eſt point animée, ont beſoin de quelques ſtimulans qui les tirent de leur engourdiſſement, tels que le ſel, la moutarde, les aromats, &c.

Nous ne diſconviendrons pas cependant qu'une trop grande quantité de ſel introduite dans le ſang, à l'aide d'un uſage trop immodéré des ſalaiſons, (ce qui n'arrive point, puiſque le gras, accordé par ſemaine aux matelots, n'eſt compoſé que de deux livres & demie à

trois livres de viande ſalée pour ſept hommes ; les autres repas étant compoſés de légumes) nous ne diſconviendrons pas, dis-je, que beaucoup de ſel ne puiſſe établir, dans certains temps, une acrété muriatique chez des individus, qui ne feroient point, ou que très-peu d'exercice. Mais cet état de tranquillité ne s'accorde point généralement avec la vie de nos Marins, preſque toujours occupés, & n'exclut point par conſéquent la néceſſité d'un peu de ſel dans leurs alimens. *Eſt quidem ſal commune, non alimentum, ſed potiùs ejus condimentum præcipuum & utiliſſimum, quia ciborum diſſolutionem non modò adjuvat, ſed & ſaluberrimas excretiones maximè per alvum & urinam promovet. Rectiſſimè etiam, Hypocrates,* L. de affectionibus, *de Salſis pronunciat, quod alvum & urinam cicant.* (Hoffman.)

De ce que nous venons de préſenter dans le parallele des deux regnes animal & végétal, on peut donc hardiment conclure, 1°. que les ſubſtances, animales ſalées, fraîches, étant priſes en petite quantité, conformément à l'Ordonnance du Roi, ſont pour les Marins, particuliérement le lard, d'une néceſſité auſſi commode que ſalutaire. 2°. Que l'habi-

tude leur ayant inſéparablement introduit l'uſage de ces ſubſtances; c'eſt un crime médical de tenter à leur entiere proſcription. 3°. Enfin, que les ſubſtances animales bien préparées & conſervées avec ſoin, quoique poſſédant à un moindre degré que les végétales fraîches, l'air fixe, conſtituent cependant, de l'aveu de M. Macbride & de tous les auteurs expérimentés, une nourriture avantageuſe, en y ajoutant ſur-tout, autant que faire ſe peut, des végétaux non farineux qu'ils rébutent; mais principalement des acidules conſervés par le ſucre, le ſel, confits dans un bon vinaigre.

On peut également conclure de notre expoſé, que les ſubſtances farineuſes ſeches, telles que les propoſe M. P...D... pour unique ſubſiſtance aux gens de mer, ſans diſtinction de cas, compoſent un aliment viſqueux, flatueux, de difficile digeſtion; on peut conclure qu'elles compoſent une uniformité farineuſe, auſſi déſagréable au goût, que peu ſuffiſante & ſalutaire, même dans leur meilleur état; que les végétaux farineux, ſuſceptibles, dans des lieux bas chauds & humides, tels que les *ſoutes* à graines dans les vaiſſeaux, d'un changement prompt & d'une

putréfaction dangereuſe, méritent la proſcription la plus légitime. Enfin, que le ſyſtême des farineux eſt auſſi irrégulier & auſſi faux dans ſes principes que nuiſible dans ſes conſéquences.

Pour en être pleinement convaincu, il ſuffit de lire ſur ce ſujet les Obſervations de M. M. Lind, Rouppe, Pringle, Macbride, &c. Les farineux frais, qui renferment ordinairement beaucoup d'air, qui venant à ſe développer, & n'étant pas aſſez contenus par des organes foibles, ni diſtribués à meſure qu'il ſe développe, produit des gonflemens conſidérables, douloureux, qui ſont toujours accompagnés d'un ſentiment de mal-aiſe dans tout le corps, & ſur-tout d'embarras dans la tête : c'eſt cette qualité, dit M. Tiſſot, qui a fait que les anciens déconſeilloient l'uſage des graines légumineuſes, & que Pythagore, ſi partiſan d'ailleurs du régime végétal, défendoit ſur-tout à ſes diſciples de manger des feves & des pois.

Manducare fabam caveas, parit illa podagram.
Piſum laudandum ; nunc ſumpſimus, ac reprobandum
Eſt inflativum cum pellibus atque nocivum.

SCOL. SALERN.

Cela ſuffit, je penſe, pour convaincre M. P... D... de l'inefficacité de ſon régime. De bonnes raiſons, des expériences certaines, des témoignages irrévocables, que lui faut-il davantage? Comme nous aurons encore occaſion de diſcuter à la ſuite ſon ſyſtême végétal, nous paſſerons actuellement à quelques réflexions ſur les cauſes du ſcorbut.

SECONDE PARTIE.

TOus ceux qui ont lu le premier Mémoire de M. P... D... *ſur les avantages qu'il y auroit à changer abſolument la nourriture des gens de mer*, ſeront étonnés ſans doute de ce que cet auteur y ayant enſeigné contradictoirement à ſon Traité des maladies de cette claſſe d'hommes, que *les ſalaiſons dont ils font uſage, ſont la principale cauſe du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent*, ait tout-à-coup changé de façon de penſer & d'écrire à cet égard, en généraliſant davantage les cauſes du ſcorbut. (*d*)

Voici comme il ſe redreſſe actuellement dans ſon ſecond Mémoire : *je n'ai cependant*

(*d*) Tout le monde conveint aujourd'hui que la cauſe *principale* du ſcorbut eſt dans la qualité de l'air froid-humide, chaud-humide & non dans la nourriture des viandes ſalées. Les ſalaiſons de méme que pluſieurs autres cauſes concurrentes ne ſont que des acceſſoires à la principale action qu'elles favoriſent ; mais qui ne peuvent rien ſans elle pour la production du ſcorbut. (*Lind*, *Pringle*, *Rouppe*, *Macbride*, *& M. P... D... lui-méme dans ſon* Traité des Maladies des gens de mer.)

cependant pas accordé à ces cauſes (les ſalaiſons) *quelqu'actives qu'elles ſoient, la faculté de donner cette maladie* .... Halte-là. Une dépoſition ſi claire & ſi contradictoire de la part de cet écrivain, n'annonce-t-elle pas ſa rétractation de ce qu'il a précédemment établi en principe, que *les ſalaiſons dont les matelots font uſage, ſont la principale cauſe du ſcorbut, &c....* C'eſt un état bien violent que d'être en contradiction avec ſoi-même.

Malgré la nature de ſes raiſonnemens, qui ſembleroient vouloir s'identifier avec les nôtres, on voit cependant que M. P... D... s'éloigne encore pour revenir à la proſcription des viandes, en articulant des faits pour ſoutenir ſon ſyſtême végétal. C'eſt pourquoi, après avoir diſcouru ſur la décompoſition putride des ſubſtances animales; décompoſition qu'il fait marcher à grands pas pour développer tout-à coup le ſcorbut, les fievres putrides & malignes, &c. il s'écrie à la louange de ſon régime : *Quelle conduite faudra-t-il donc tenir pendant cette maladie* (le ſcorbut)*? Celle qui eſt indiquée par nos principes & dont l'efficacité eſt prouvée par tant de faits. Subſtituez autant que vous le pourrez, à ces ſubſtances animales des*

végétaux, des fruits doux & acidules, & vous verrez diſparoître cette maladie.

Hors les cas d'une diſſolution putride dans le ſcorbut, accompagnée de fievre, hors les cas de fievres inflammatoires vives, des fievres putrides & malignes, dans leſquelles les ſucs animaux paſſent vîte à une putréfaction âcre par la chaleur, l'idée du retranchement général des viandes, fondée ſur une prétendue néceſſité *abſolue*, n'eſt pas juſte, nous l'avons déja pluſieurs fois obſervé. Peut-elle l'être, *ſur-tout à l'égard des gens en ſanté*, pour leſquels la même néceſſité a lieu dans le plan de réforme de M. P... D... Voilà le principal ſujet de nos conteſtations. Mais le conſeil de ce Médecin de ſe ſervir *le plus que vous pourrez*, dit-il, *des fruits doux, acidules & des végétaux*, ſans doute frais, eſt très-louable : il ne peut être plus direct aux vues de tous les Médecins expérimentés.

Il nous ſemble même que cet auteur n'avoit pas beſoin de publier cet avis pour nous convaincre de ſon importance : nous voyons qu'il ne peut lui ſervir dans ce moment-ci qu'à prouver ſa rétractation ſur les farineux ſecs. Nous la prouverons encore mieux ci-après, en démontrant

par pluſieurs faits Anglois, auxquels il a recours, concernant la guériſon du ſcorbut au moyen du régime végétal, que cette maladie n'a été réellement & efficacement combattue, tant à terre que ſur mer, que par l'uſage des végétaux frais & entremêlés de viande.

Un Médecin de Pavie a avancé dans un diſcours académique, que la maniere dont on ſe nourrit de nos jours étoit dangereuſe. Le régime de Pythagore eſt à-peu-près celui qu'il conſeille. Pour donner plus de crédit à ſon opinion, l'auteur de ce diſcours eſſaie de combattre les expériences de M. Pringle ſur la digeſtion, & ſemble exiger que les hommes ne ſe nourriſſent que d'herbes, de fruits & de racines. Il s'enſuivroit de ce ſyſtême que les habitans de ce globe, accoutumés depuis le commencement des ſiecles à ſe nourrir indiſtinctement de végétaux & de ſubſtances animales, au lieu d'être conduits vers ce double aliment par un penchant naturel, ont fait & font encore violence à la nature. Ainſi le dépériſſement prétendu de l'eſpece humaine & l'accroiſſement exagéré des maladies, attribuées à l'intempérance, viendroient de ce que nous ſuivons le régi-

me de nos peres : c'eſt-à-dire, que la nature qui paroiſſoit veiller à notre conſervation, nous auroit trompé juſqu'à préſent ; & que, ſans être plus coupables que nos ancêtres, les triſtes effets de leur vicieux régime nous étoient entiérement réſervés.

Comment l'auteur, qui écrivoit en Italie, a-t-il pu ſe diſſimuler la force & la vigueur des anciens Romains? Pourrions-nous oublier celles de nos Gaulois? Ces derniers, au rapport de Pline, envénimoient les flêches avec leſquelles ils tiroient le gibier, pour en accélérer la putréfaction; ce qui eſt certainement contraire aux vues des partiſans du régime de Pythagore. Nous invitons le Médecin de Pavie, *comme celui de Paris*, à conſulter les voyageurs; ils apprendront que dans tous les temps & dans tous les lieux, les hommes ſe ſont nourris d'alimens des deux regnes, & que preſque toujours leur force s'eſt accrue en raiſon de la nature & de la qualité des viandes qu'ils mangeoient. (*Extrait de la Gazette de ſanté du jeudi 8 juillet 1773 : de Pavie le 15 juin.*)

Occupons-nous maintenant des faits recueillis, travaillés & altérés par notre

auteur, pour tâcher de déraciner ſon ſyſtême dans tous ſes fondemens. On verra que la plupart de ces faits raſinés ne ſont qu'autant d'échafaudages artiſtement dreſſés pour l'élévation de ſon projet, & qu'on abbat auſſitôt que l'édifice eſt conſtruit. Nous écarterons de nos réflexions les nuages du préjugé, les exagérations de l'enthouſiaſme, pour ne juger qu'avec impartialité.

Mais avant d'entrer en matiere, il eſt bon de remarquer : 1°. Que M. P... D... ayant ſenti la défectuoſité de ſon régime, d'après des obſervations importantes qui lui ont été communiquées depuis ſon premier Mémoire, ſe dégage dans le ſecond du régime farineux ſec, & s'éloigne ainſi de ſa premiere propoſition errante & fugitive.

2°. Qu'il s'attache dans les principes de ſon ſecond Mémoire à l'idée ſeule indéterminée du régime végétal, afin de ne pas laiſſer écrouler tout d'un coup l'édifice ruineux des ſubſtances farineuſes ſeches titulairement propoſées.

3°. Que d'une autre part il ſpécifie directement les végétaux frais, dans ce qui gît en fait; c'eſt l'étiquette remarquable de ſa rétractation ou de l'oubli des en-

gagemens qu"il a pris dans ſon titre.

4°. Que toutes les cures opérées tant ſur les flottes Angloiſes que ſur les Françoiſes, ne l'ont été que par les végétaux récens, alliés aux viandes. M. P... D... peut-il donc s'écrier, après ſes ſubterfuges évidens? *Comment des gens de l'art, placés dans les ports, peuvent-ils ſans rougir ne pas convenir de la néceſſité du régime végétal?*

D'après ce court expoſé, il eſt aiſé de voir que M. P... D... abuſe *ſans rougir* de l'équivoque du régime végétal, pour ne pas montrer ouvertement & de bonne foi ſa rétractation ſur les farineux ſecs, ſpécialement annoncés.

Que l'on jette les yeux ſur le ſiege de Thorn, le premier fait que préſente avec confiance notre auteur, quoique fort étranger au ſuccès des farineux ſecs; on ſera convaincu de l'utilité & de l'efficacité des vivres frais des deux regnes contre le ſcorbut (*e*). *Peut-on voir un exem-*

(*e*) Verùm inter cauſas, quæ corpus ad hunc morbum prædiſponere valent, jure & merito recenſetur vegetabilium recentium defectus..... Ultima autem hæc, inter cæteras omnes, validiſſima eſt cauſa, nam doct. Bachſtrom poſtquam animadvertiſſet hunc morbum.... Concluſit cauſam veram & primariam

ple plus frappant, rapporte-t-il, *que ce qui arriva au ſiege de Thorn par les Suédois, où plus de 2000 Saxons, renfermés dans la place, & pluſieurs milliers d'habitans périrent du ſcorbut, pendant cinq mois que dura le ſiege; tandis que les aſſiégeans, aux mêmes influences de la ſaiſon, expoſés à des travaux auſſi pénibles que les aſſiegés, furent abſolument exempts de cette maladie. Les Saxons, qui défendoient Thorn & la plupart de ſes habitans furent obligés de vivre de ſalaiſons; les Suédois au contraire, maîtres de la campagne, dans la belle ſaiſon, furent toujours pourvus de légumes & de vivres frais:* c'eſt-à-dire de végétaux frais & de viandes fraîches.

A ne s'en rapporter, pour ſaiſir la *principale* cauſe du ſcorbut, qui fit tant de ravages parmi les Saxons & les ha-

---

hujus morbi nullam eſſe aliam quam diuturniorem à quocunque recentium vegetabilium genere abſtinentiam ..... nempè; in obſidione Thorunenſi, præter incolas urbis, quinque adhuc aut ſex millia militum præſidiariorum ſolo hoc morbo abrepti fuêre, dum interim ſuccis obſidentibus nihil tale contingeret; etenim obſidentes copiam olerum & vegetabilium habere poterant, obceſſi minimè, ſed ſumptis poſt ſolutam obſidiorum oleribus, ceſſavit morbus. (*Roup. de Scorb. pag.* 109, 110.)

bitans de Thorn, qu'à l'uſage des ſalaiſons, la cauſe eſt inſuffiſante pour produire cette maladie, ſans l'influx d'autres cauſes plus puiſſantes. Nous en avons un grand nombre d'exemples. Attachons-nous ſeulement ici à faire voir l'état des aſſiégeans, bien différent à beaucoup d'égards, de celui des aſſiegés; & diſons: quelle inconſéquence de la part de Mr. P. D. qui veut expliquer la cauſe *principale* du ſcorbut par les ſalaiſons, de faire entrer en ligne de comparaiſon les Suédois aguerris, maîtres de la campagne, & pourvus dans la belle ſaiſon de vivres frais; tandis que la ville fut bloquée pendant cinq mois, ſur la fin deſquels (au rapport de M. Lind) la ſaiſon fut *extrêmement orageuſe & pluvieuſe*? Quelle inconſéquence! répétrons-nous, de mettre en comparaiſon les Suédois gais, tranquilles & à leur aiſe, avec les Saxons aſſiégés; condamnés à des travaux continuels, agités par la terreur, la triſteſſe; expoſés à l'inclémence du temps, privés de toute eſpece d'alimens frais? Ne voit on pas *principalement dans l'intempérie de la ſaiſon*, dans la crainte, la triſteſſe, les travaux pénibles & la privation des vivres frais, la cauſe plus immédiate du ſcor-

but, que dans l'uſage des ſalaiſons? Peut-être encore les aſſiégés, dans la circonſtance malheureuſe où ils ſe trouvoient durant le ſiege, n'avoient-ils, avec leurs ſalaiſons, que de mauvais farineux emmagaſinés depuis long-temps. C'eſt ce qui arriva au ſiege de Marſeille par Jules-Céſar, où les habitans périrent en grande partie par la nourriture des denrées farineuſes fermentées & pourries.

Il n'eſt pas douteux que certaines paſſions de l'ame favoriſſent le développement du ſcorbut; les perſonnes naturellement gaies & contentes y ſont moins ſujettes que les tempéramens craintifs, triſtes & mélancoliques : de ſorte qu'après M. M. Lind, Muray, Eugalenus, on peut regarder en certain temps l'abbattement d'eſprit comme une cauſe, & en même temps comme un ſimptôme du ſcorbut & d'autres maladies.

Or, il ne ſera point inutile de rappeller à ce ſujet l'état des aſſiégés, bien différent de celui des Suédois, à l'affaire de Thorn. Charles XII, Roi de Suede, conquérant infatigable, arriva aux Saxons le 1 Mai 1703 avec une nombreuſe armée. La terreur de ſes armes étoit ſi grande que la moitié de l'armée Saxon-

ne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le Roi Auguſte, à qui il ne reſtoit plus que les débris de ſes Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, dont Robés, Gouverneur, défendit la place un mois avec 5000 hommes de garniſon, qui furent faits priſonniers de guerre & envoyés en Suede. (*Voyez l'Hiſtoire de Charles XII par M. de Voltaire.*)

En rapprochant de cette deſcription les autres cauſes du ſcorbut, dont nous avons parlé ailleurs, quelle différence de poſition relative à la ſanté n'apperçoit-on pas entre les Suédois aſſiégeans & les Saxons aſſiégés? Les premiers étoient nombreux, puiſſans, rédoutés; les ſeconds étoient dans des allarmes continuelles & dans le déſeſpoir, preſque ſans défenſe & privés du néceſſaire au milieu des veilles & des travaux. D'après cela faut-il être ſurpris de la mortalité ſi grande parmi les Saxons, & *peut-on voir un exemple plus frappant* & plus malheureux?

Si nous paſſons au ſecond fait, qui concerne le vaiſſeau Anglois, le *Guernezcy*, nous trouverons ſans doute les mêmes ſuccès, touchant l'efficacité des

ſubſtances animales conjointes aux végétaux frais, pour prévenir ou guérir le ſcorbut.

Nous devons au Docteur Lind, dit M. P... D... *le fait qui ſuit & qui vient merveilleuſement à l'appui de notre ſentiment. Le Capitaine du* Guernezcy *n'ayant pu obtenir de mettre à terre* 70 *ſcorbutiques, dont pluſieurs étoient au dernier degré de la maladie, ils ſe rétablirent à bord par le ſeul changement de nourriture, & principalement par l'uſage abondant des végétaux frais.*

Que prouve encore ce fait en faveur de la propoſition de M. P... D...? Peut-il l'aider à établir ſolidement la néceſſité abſolue de la ſubſtitution des farineux ſecs, aux ſubſtances animales? Il en appelle continuellement aux végétaux frais. Eſt-ce-là le texte de ſa theſe? & lui a-t-on jamais conteſté l'excellence des végétaux frais, ſur leſquels tout le monde eſt d'accord pour leurs propriétés dans le ſcorbut?

Il faut obſerver ici que M. Lind cite dans ſon ouvrage (page 128 & ſuiv.) l'hiſtoire du vaiſſeau le *Guernezcy* à deſſein de faire connoître par la curation du ſcorbut, qui regnoit parmi un grand nom-

bre de matelots de ce vaiſſeau; que cette maladie peut être parfaitement guérie & traitée à la mer, au moyen des ſecours ordinaires du côté des alimens; pourvu cependant que la température de l'air ſec, qualité eſſentielle, concourt en même temps à cet effet. C'eſt pourquoi il avoue que le Capitaine Anglois n'ayant pu, à la vérité, faire deſcendre ſes 70 ſcorbutiques, ils durent leur conſervation à la libéralité de ce Commandant, qui leur procura les vins les plus cordiaux.

L'uſage des vins & des liqueurs ſpiritueuſes eſt beaucoup plus ſalutaires dans les climats chauds que dans les pays froids. Les payſans des provinces méridionnales, occupés aux travaux pénibles, ne trempent point leur vin en été, mais ſeulement en hiver. C'eſt ſur-tout à la chaleur des climats humides & des ſaiſons pluvieuſes qu'eſt due la diſpoſition que les corps & le ſang ont à ſe putréfier. La boiſſon abondante d'eau ne peut être alors que très-dangereuſe, en tant qu'elle favoriſe la fermentation putride, au lieu qu'elle eſt puiſſamment prévenue par l'acide du vin.

Quoique les vins généreux ſoient dans

le ſcorbut de puiſſans antiſeptiques, il eſt à préſumer cependant que les 70 malades ſcorbutiques ne ſubſiſterent point avec du vin ſeulement. Ne peut-on pas croire qu'ils uſerent modérément des ſubſtances animales, & que la même généroſité du Capitaine à leur diſtribuer les vins les plus cordiaux, leur fut accordée pour des vivres frais de ſa table? En effet, quoique M. P... D... n'en parle pas, il eſt notoire dans un ſecond récit de M. Lind qui vient merveilleuſement à notre appui, que les 70 ſcorbutiques du vaiſſeau le *Guernezcy*, furent parfaitement rétablis à bord par des ſoupes aux choux faites avec de la viande fraîche. (page 290) Donc les ſubſtances animales ne ſont pas, comme l'a prétendu l'auteur du régime végétal, la *cauſe principale du ſcorbut, &c.*

Que l'on réfléchiſſe enſuite ſur le troiſieme fait articulé dans le Mémoire de notre écrivain, au ſujet du vaiſſeau Anglois le *Dragon*, dont M. Saint-Yves étoit le Chirurgien : quel avantage n'avons-nous pas contre le ſyſtême de M. P... D... On s'apperçoit qu'il s'y trouve de même ſentiment que nous, concernant l'efficacité des ſubſtances animales

& végétales fraîches, au point qu'on ſeroit porté à croire que la foibleſſe de ſa cauſe ne permet point à ſes organes une tenſion ſoutenue ſur ſon principal titre, auquel il déroge à chaque inſtant.

Voici ſes paroles. *On voit par le Journal de S. Yves qu'il guérit à la mer pendant une ſaiſon froide plus de 30 ſcorbutiques à bord de ſon bâtiment, & cela au moyen d'une orange on deux pommes qu'il faiſoit journellement diſtribuer à chacun de ſes malades, & qui mangeoient d'ailleurs des ſoupes faites avec le mouton & les navets*... Donc les ſubſtances animales ne ſont pas la *cauſe principale du ſcorbut, &c.*

La conceſſion de M. P... D... dans l'expoſé de ce troiſieme fait, qui dépoſe déſavantageuſement contre ce qu'il a prononcé au détriment des ſubſtances animales, ne quadre-t-elle pas bien avec nos principes? Cette conceſſion nous laiſſe-t-elle le moindre mot à répliquer? Mais ſuivons la marche de notre auteur, & nous nous appercevrons qu'il s'écarte encore de la principale route qu'il avoit bien priſe, & qu'il auroit dû continuer. En rétrogradant de nouveau, pour revenir à ſon ſyſtême ébranlé, il s'attache à la narration du vaiſſeau le *Salisburi*,

commandé en 1746 par le Capitaine Georges.

M. P... D... nous raconte en ces termes, que *le Capitaine de ce vaiſſeau ayant eu plus de* 80 *ſcorbutiques ſur ſon bord, ſur près de* 330 *hommes d'équipage, il n'en put guérir aucun à la mer, ni même arrêter le progrès du mal, quoiqu'il leur fît diſtribuer tous les jours de la viande fraîche & du bouillon fait avec le mouton & la volaille* .... Donc, va dire à ſon tour M. P... D... les ſubſtances animales ſont la *cauſe principale du ſcorbut, &c.*

Or, pour mieux faire ſentir la partialité de cet écrivain, qui lui fait oublier ou plutôt retrancher les circonſtances les plus eſſentielles dans les rapports de l'auteur, qu'il n'a point copié exactement; & pour le convaincre ſur le champ de l'infidélité de ſon récit, qui regarde le voyage du *Salisburi*, dont M. Lind étoit le Chirurgien, recourons aux écrits de ce dernier auteur. En réliſant ſa propre deſcription, que nous abrégerons le plus qu'il nous ſera poſſible, on ſera à même de juger de l'inconſéquent rapport de M. P... D...

Tel eſt l'hiſtorique de M. Lind, page 135. » J'eus occaſion de voir regner le

» ſcorbut avec beaucoup de violence, » pendant deux courſes que je fis dans » la Manche ſur le *Salisburi*; la premiere » dura ſix ſemaines en 1746, & la ſe- » conde onze en 1747. Il eſt remarqua- » ble que dans pluſieurs autres courſes » très-longues que nous fîmes ſur la » Manche (entre autres depuis le 10 Août » juſqu'au 28 Octobre) nous n'eûmes » qu'un ſeul ſcorbutique.

» Cette maladie, continue M. Lind, » commença à regner dans les deux cam- » pagnes dont j'ai parlé, un mois ou ſix » ſemaines après notre départ du port. » Les proviſions étoient auſſi bonnes » que dans les courſes précédentes. Le » Capitaine Georges fourniſſoit aux ſcor- » butiques des alimens récens, tels que » du bouillon fait avec du mouton, de » la volaille, & même des mets de ſa » table. Malgré cela, de 350 hommes » d'équipage, nous en débarquâmes à » Plimouth, au bout de deux mois, 80 » attaqués plus ou moins du ſcorbut. Il » faut obſerver maintenant (c'eſt tou- » jours M. Lind qui parle) que nous fî- » mes deux courſes dans les mois d'A- » vril, Mai & Juin, & que nous eûmes » un temps froid, pluvieux & beaucoup

» de

» de brouillards : dans nos autres voya-
» ges au contraire, le temps fut généra-
» lement beau. »

Que faut-il conclure de cette relation? Avant de porter notre jugement, faiſons d'abord ces réflexions utiles d'après les obſervations de M. Lind, page 208.

1°. Qu'il y eut dans les deux courſes citées de 1746 & 1747 beaucoup de pleuréſies par le froid humide, & des maladies d'une eſpece différente, cauſées par la qualité neuve & mal-ſaine de la charpente du *Salisburi.*

2°. Qu'il regna parmi les matelots de ce vaiſſeau beaucoup de diarrhées & de diſſenteries; en un mot, toutes ſortes de maladies, dont les effets conſécutifs ſont autant de cauſes, qui, à la faveur d'une température froide & humide, doivent indubitablement conduire au ſcorbut.

Nous déciderons enſuite, contre le calcul de M. P... D... que le Capitaine Georges débarque *ſeulement* 80 Scorbutiques à Plimouth, au lieu de *plus* de 80. Nous obſerverons auſſi avec M. Lind que, quoiqu'il ſoit certain que l'uſage des végétaux récens ſoit très-efficace pour prévénir le ſcorbut, & fort utile pour le guérir, & quoique l'abſtinence de ces

ſortes d'alimens ſoit, dans certaines circonſtances, la cauſe occaſionnelle de cette maladie : cependant il n'y a point de doute qu'il n'y ait d'autres cauſes plus puiſſantes. Mais ce qui prouve que le ſcorbut ne fut point occaſionné à bord du *Salisburi*, uniquement par le défaut d'une nourriture végétale, ni par l'uſage des ſubſtances animales; c'eſt que le même *Salisburi* fut entiérement exempt de cette maladie, dans des courſes beaucoup plus longues, *quoiqu'il fût également dépourvu de végétaux frais, & qu'il n'eût que des ſalaiſons pendant le cours de près de trois mois de campagne.*

Cependant nous ne prétendons point rendre irréprochables toutes les ſubſtances animales : nous avouerons que les ſalaiſons, dans certaines circonſtances, deviennent nuiſibles, non comme la cauſe *principale* du ſcorbut, mais comme acceſſoire a cette cauſe. C'eſt pourquoi nous ſommes perſuadés qu'il ſeroit à propos dans certains cas de leur ſubſtituer ou d'y mêlanger, au défaut des végétaux frais ou confits, d'autres ſubſtances, telles que le ris, l'épautre, la ſemoule, qui ſont très-nourriſſantes, étant préparées par la fermentation & avec les moyens

avantageux qu'a propoſés M. Duhamel. Cet Académicien enſeigne à faire le pilau des Orientaux, qui n'eſt autre choſe qu'une préparation de ris au bouillon de viande avec du ſaffran, & qui eſt très-ſalutaire. Ce régime mixte eſt-il comparable à la nourriture groſſiere des pois, des fêves, des fayots cuits avec un peu d'huile, & préſentés indiſtinctement pour unique ſubſiſtance?

Quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria!

VIRG. ÆNEID.

A quoi donc attribuer la chûte des 80 ſcorbutiques du premier cas, ſi ce n'eſt aux ſuites des maladies différentes qui ont regné parmi les matelots, & principalement à l'action continue d'une atmoſphere froide, humide, chargée de brouillards?

Pour entrer dans l'eſprit du ſyſtême de M. P... D... attribuerons-nous la cauſe du ſcorbut ſur le *Salisburi*, uniquement à l'uſage des viandes? Cette fauſſe attribution ſeroit un paradoxe manifeſte qui ne manqueroit pas d'eſſuyer la négative la plus formelle. Car ſi nous voulons nous rappeller le fait de

la campagne de M. Lind en 1747, page 258, on ſe convaincra que douze ſcorbutiques, choiſis pour des épreuves, ont été dans un temps favorable, les uns guéris à bord, les autres conſidérablement ſoulagés par l'uſage des ſubſtances animales mêlées avec le gruau, les raiſins, &c.

D'après ce rapprochement de la deſcription de M. Lind, fidélement tranſcrite de ſon ouvrage, quelle preuve de conviction plus forte peut-on avoir de la partialité de M. P... D... de ſon inexactitude dans le calcul & dans le détail des circonſtances, qu'un Médecin ſur-tout ne doit jamais omettre, encore moins volontairement retrancher? Sera-t-il plus heureux pour la défenſe de ſon ſyſtême, & moins diſſimulé dans le fait de l'Amiral Wager? C'eſt ce que nous allons examiner.

Lorſque les flottes Angloiſes, rapporte notre auteur, *réunies à celles des Hollandois, croiſoient dans la mer baltique, l'Amiral Wager obſerva que les équipages Anglois avoient le ſcorbut à un haut degré, tandis que cette maladie étoit à peine ſenſible chez les Hollandois; c'eſt ce que cet Officier attribua à quelques repas de*

choux-croutes que les Hollandois donnoient à leurs équipages, & ſur-tout à l'uſage de quelques oranges qu'on leur diſtribuoit & dont les vaiſſeaux s'étoient approviſionnés avant leur départ de Livourne.

Retournons le feuillet, & cherchons la vérité. Le Docteur Lind décrit fort bien que cette différence de l'état des Hollandois à celui des Anglois venoit véritablement de celle de leurs alimens; que les premiers avoient des choux-croutes à leurs repas, & qu'ils venoient de la Méditerranée charg s d'oranges; mais la différence du temps à la mer pour ces deux flottes n'apporta-t-elle point la cauſe du ſcorbut, qui ſe déclara plus promptement chez les Anglois que chez les Hollandois, qui étoient à peine atteints de cette maladie? D'ailleurs la gaieté de ces derniers, qui ſortoient de Livourne, qui uſoient de beaucoup de ſucs d'oranges, & dont ils s'en jettoient enſuite par amuſement les écorces les uns aux autres : n'eſt-ce pas un éloignement aux attaques du ſcorbut?

On ſait, à n'en point douter, que les bons habillemens, les rechanges (choſes eſſentielles, qui manquent à nos matelots) que l'eſprit de gaieté aux gens de

mer, les danſes, les jeux, les manœuvres aiſées leur ſont dans les courſes ſur mer des préſervatifs de maladie. Eugalinus dit : » Toutes les fois que j'ai vu » des mélancoliques, j'ai toujours conſ- » tamment oſé prédire qu'ils ſeroient at- » taqués du ſcorbut. »

Le fait de l'Amiral Wager rapporté par M. P... D... ne favoriſe donc pas plus ſon régime farineux qu'il ne condamne l'uſage des viandes, dont il n'eſt point fait mention dans le récit de M. Lind, comme la cauſe *principale* du ſcorbut.

D'un autre côté, eſt-il probable que les Hollandois, qui ne connoiſſoient pas du tout le ſpécifique, aujourd'hui prôné par notre écrivain, ſe ſoient privés de viande à la mer, en n'uſant que de choux-croutes, & en ne ſuçant que des oranges ?

Nous n'entrerons point dans le détail ennuyeux des autres faits Anglois, rapportés dans le Mémoire de M. P... D... Comme ils ſont tous antés les uns ſur les autres, ils préſentent par-tout le même vice de raiſonnement, le même défaut d'exactitude ; & par conſéquent ils ſe réfutent d'eux-mêmes. La lecture ſim-

ple des rapports de M. Lind, comparés avec ceux de notre auteur, ſuffira pour convaincre les incrédules. Ils reconnoîtront, à la page 192 du Docteur Lind, que l'Amiral Osborn ayant eu dans une croiſiere devant Cadix, un grand nombre de ſcorbutiques à ſon bord, il fut obligé de relâcher à Vado, où il s'approviſionna d'oranges & de citrons; ils verront enſuite que M. P... D... après nous avoir certifié que *tous les ſcorbutiques ſe rétablirent à bord par l'uſage ſeul de ces fruits*, s'eſt trompé. M. Lind, notre fidele guide, rapporte avec meilleure foi, que les viandes fraîches, tant celles du bord de l'Amiral Osborn, que celles que leur fournit le Contre-Amiral Watſon, ſervirent parfaitement à leur rétabliſſement, avec les ſecours efficaces des oranges, des citrons, & ſur-tout d'un beau temps.

Ces incrédules ſe convaincront auſſi de l'infidele récit de l'auteur du régime végétal ſec, dans celui des quatre premiers vaiſſeaux qui firent le voyage des Indes Orientales. Pourront-ils également méconnoître ſa partialité ſenſible dans l'hiſtoire du ravage que fit le ſcorbut dans les équipages de l'Amiral Anſon,

lors de ſon départ du Mexique pour Tœnian?

Si nous admettons, avec les premiers maîtres de l'art, que l'impreſſion long-temps continuée d'un temps froid, pluvieux, orageux, & que les fatigues dans la manœuvre ſont des cauſes très-actives & les principales qui développent le ſcorbut, & en étendent les progrés: ſi on ſe rappelle que les équipages de l'Amiral Anſon avoient déja été attaqués de cette maladie, on ne ſera point ſurpris de la calamité générale qui affligea l'eſcadre de cet Amiral, quoiqu'approviſionnée de quelques vivres frais. Les effets ont lieu par-tout où regnent les cauſes.

C'eſt pourquoi » il ne faut pas, dit M. » Lind, attribuer cette maladie ſeulement » à ce que les équipages ne trouverent » au port de Chequetau, où ils relâche- » rent, que peu de rafraîchiſſemens; mais » les pluies continuelles, les orages & » les grandes incommodités qui les ac- » compagnent, & qu'ils eurent à eſſuyer, » en ont été la cauſe principale. »

Ceci eſt encore confirmé par l'expérience de M. Lind chez les mariniers. » On les prive, dit-il, dès qu'ils ſe plai- » gnent du ſcorbut, de tout aliment ſa-

» lé; malgré cela la maladie augmente » avec beaucoup de violence. D'autres » fois, au contraire, elle paroît, quoi- » qu'on ait des vivres frais ſur les vaiſ- » ſeaux. L'exemple des troupes Alle- » mandes en Hongrie, déſaſtrées par le » ſcorbut, quoique nourries d'alimens » frais, eſt une preuve que les viandes » ſalées ne contribuent nullement à pro- » duire de leur eſſence cette maladie chez » les mariniers; » & qu'elles ne ſont pas conſéquemment, comme l'a enſeigné M. P... D... la cauſe *principale* du ſcorbut, ni des autres maladies qui les affligent.

Que M. P... D... conſulte l'extrait d'une lettre de M. Murray, inſérée dans l'ouvrage du Docteur Lind. Il y lira que les deux vaiſſeaux Anglois, le *Canterburi* avec le *Nervich*, ayant relâché à Louisbourg, où ils avoient pris de très-bonnes proviſions fraîches en tout genre, furent, dans moins d'un mois, ravagés du ſcorbut; parce que le temps fut toujours orageux, pluvieux & chargé de brouillards. En effet les endroits ſujets aux innondations, aux températures humides, couverts par les montagnes ou les bois, nous prouvent aſſez tous les jours combien eſt active à la production

du ſcorbut & au dénouement de ſes progrès, une atmoſphere chargée de beaucoup d'humidité.

» Une autre fois au contraire, rap-
» porte M. Murray, le temps étant beau,
» nous avions paſſé autant de temps ſur
» mer, avant que cette maladie parût. »
M. Lind fait obſerver de ſon côté, que
» les vaiſſeaux qui vont tous les ans en
» Groenlande, démontrent clairement
» que les mauvaiſes proviſions & l'eau
« corrompue n'ont ſouvent aucune part
» à la production du ſcorbut. »

C'eſt donc du côté de la météorologie que nous devons porter les yeux pour diſcerner & rendre raiſon de la cauſe premiere de cette maladie. Auſſi voyons-nous que les matelots qui en ſont attaqués, ſe trouvent généralement plus mal après des pluies abondantes, des brouillards épais & des orages. N'eſt-ce pas une conſéquence des principes vrais qui établiſſent indubitablement la cauſe principale du ſcorbut dans l'intempérie de l'air froid & humide?

Cependant nous ne prétendons point faire des effets de l'inclémence de l'air, le ſeul agent maladif univerſel; nous y joignons néceſſairement l'action de tou-

tes les *choſes non naturelles*, parmi leſquelles l'air tient certainement la principale place dans les maladies des Marins. Les obſervations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, prouvent viſiblement la ſolidité de ce principe.

Nous poſerons donc en principe contradictoire à l'opinion de M. P... D.... & comme un fondement aſſuré, que la nourriture qui convient le mieux aux gens de mer, de l'avis de M. M. Lind, Macbride, &c. eſt l'uſage modéré des viandes, principalement fraîches & entremêlées de légumes ou végétaux récens. A cet avantage ſalutaire ne pouvons-nous pas joindre & recommander un article qui ne méritent pas moins de conſidération? *Les bons habillemens*, *les réchanges*, *les ventillations*, trop négligés, & qui leur ſont d'une néceſſité auſſi indiſpenſable que les bons alimens.

TROISIEME PARTIE.

MONSIEUR P... D... après avoir infructueuſement voyagé ſur les flottes Angloiſes, paſſe ſur nos ports, ſon projet toujours en tête, y publiant encore, malgré ſa défaite, les ſubſtances farineuſes en ſubſtitution aux viandes, comme le ſeul antidote du ſcorbut, *& inter primas ipſæ priores.* Y ſera-t-il plus heureux ? Il n'y a guères d'apparence. Il eſt à croire même qu'il n'obtiendra pas plus d'avantages en faveur de ſon ſyſtême; car celui qui a erré dans les principes, périt néceſſairement dans les conſéquences.

Cependant M. P... D... pour mieux démontrer les dangers de la nourriture animale; & l'efficacité de ſon régime repréſenté ſous l'emblême des végétaux frais, s'applique à l'hiſtoire des nouveaux faits. Mais quel fond pouvons-nous aſſeoir ſur les ſubſéquens, d'après l'inexactitude des premiers? C'eſt ici le cas d'une réflexion particuliere à lui adreſſer, & c'eſt un auteur anonime qui nous la donne. » Par qui ces faits que vous nous al-

» léguez ſont-ils atteſtés? Par un ou plu-
» ſieurs témoins? Ces Hiſtoriens ſont-ils
» contemporains ou voiſins du temps où
» ils ſe ſont paſſés? Peut-on dire qu'ils
» tiennent ces faits immédiatement de
» la premiere main? Citent-ils leur ga-
» rant? Ont-ils les uns les autres les qua-
» lités néceſſaires pour témoigner, c'eſt-
» à-dire, l'impartialité & la bonne foi?
» Car on doit diſcuter leurs témoigna-
» ges & leurs rapports, comme on diſ-
» cute les témoins en juſtice. Ces mê-
» mes faits ont-ils paſſés juſqu'à vous dans
» leur intégrité, ou n'ont-ils point été
» corrompus? » C'eſt poſitivement ce à quoi n'a point fait attention M. P... D... dans les différentes rélations de ſes cor-reſpondans.

Ces nouveaux faits qu'il produit ſont autant de pieces de rapports fauſſes, dont le brillant ſéduit, & que le metteur-en-œuvre habille, & ſes compagnons adroits débitent pour du vrai. Nous n'aurons d'autre pierre de touche pour nous aſſu-rer de leur valeur, que notre bonne foi & l'amour de la vérité. Détruire de mau-vaiſes opinions, c'eſt couper la racine à des préjugés dangereux, qui ne s'accré-ditent que trop chez un certain peuple

trop crédule : *dira per incautum ſerpunt contagia vulgus.*

L'exemple d'un jardinier va nous apprendre comment on peut y réuſſir. » Ecoutez, Tremblin, lui dit un jour un » vieux ſergent, nommé Hilaire, quand » il vient de mauvaiſes herbes parmi vos » ſalades, que faites-vous? Je les arra- » che, dit le bon homme. Pourquoi ne » les coupez-vous pas? C'eſt qu'elles ré- » pouſſeroient, & ce ſeroit toujours à » recommencer : elles ſe nourriſſent par » la racine, & c'eſt par-là qu'il faut les » attaquer. »

Avant d'entrer dans l'examen des faits énoncés, voyons ce que dit M. P... D... Le préambule de cet écrivain, dans la troiſieme partie de notre diviſion, eſt de prouver que *l'air chaud & humide eſt propre à donner de l'activité aux autres cauſes du ſcorbut; mais il eſt ſur-tout un des principaux agens qui occaſionnent les maladies putrides, aiguës; mais, je le répete*, continue l'auteur, *la diſpoſition chaude & humide de l'atmoſphere, qui eſt très-propre à donner de l'activité aux cauſes prochaines des fievres putrides aiguës, ne devient une cauſe du ſcorbut que pour les in-*

dividus qui ont déja été affoiblis par des maladies antérieures.

Sur combien d'exemples M. P...D... compte-t-il établir ce principe : *que la diſpoſition chaude & humide de l'atmoſphere, ne devient une cauſe du ſcorbut aux individus Marins, que pour ceux qui ont déja été affoiblis par des maladies antérieures?* Nous permettra-t-il de lui repréſenter qu'il ne doit point partir d'un cas particulier pour conclure en général; puiſqu'il n'a d'autres preuves valides pour la baſe de ſon raiſonnement, que l'accident des équipages de l'Amiral Anſon, qui furent une ſeconde fois ſaiſis du ſcorbut dans un temps chaud & pluvieux, à leur départ du Mexique avec des proviſions fraîches. Il n'admet point ſans doute dans la claſſe des maladies, les pluies légeres, dont nous allons parler, concernant l'hôpital de Breſt, à titre d'accidens aſſez graves, pour inférer delà que *la diſpoſition chaude & humide de l'atmoſphere, ne devient une cauſe du ſcorbut, qu'à l'égard des individus marins* (car c'eſt d'eux dont il eſt queſtion) *qui ont déja été affoiblis par des maladies antérieures.*

Nous pouvons lui conteſter cette aſ-

ſertion, en lui oppoſant le fait des quatre premiers vaiſſeaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales. Ces vaiſſeaux furent dans les parages chauds & pluvieux, chargés de beaucoup de ſcorbutiques pendant les mois de Juillet & Août, peu de temps après leur départ. On ne ſait que trop d'ailleurs combien les gens de mer ſont ſouvent attaqués du ſcorbut ſous la zône torride; & qu'on a obſervé en France, lorſque le ſcorbut y étoit en 1699, que la violence de la maladie augmenta dans les plus grandes chaleurs accompagnées de pluies fréquentes & d'orages. (*f*)

Nous pourrions encore joindre ici pluſieurs exemples ſemblables; mais tenons-nous à ce que dit M. Macbride: (page 249) » On doit être convaincu que la » cauſe principale du ſcorbut eſt un trop » grand degré d'humidité, ſoit chaud ou » froid; & que les alimens ſalés, l'eau » corrompue peuvent ſeulement paſſer » pour des cauſes ſecondes, qui d'elles-» mêmes ne produiroient pas la ma-» ladie. »

M.

(*f*) Mémoires de l'Académie des Sciences.

M. Macbride, n'accorde même que difficilement & rarement l'accès des fievres putrides, aiguës & contagieuſes dans les bords; exceptés ceux où les hommes, en trop grande quantité, ſont entaſſés les uns ſur les autres. Dans ces circonſtances les équipages vivent mal-proprement, reſpirent un mauvais air dans les entreponts, & y ſont beaucoup plus gênés que dans ceux où il y a moins de monde. Dans ces derniers, l'air des bas eſt plus libre, moins chargé, & la putridité eſt par conſéquent moins à craindre.

L'expérience journaliere fait donc voir que les qualités de l'air ſec & tempéré peuvent autant empêcher l'acrimonie ſcorbutique de s'établir, que celles de l'air chaud-humide, froid-humide, peuvent la faire naître, & ſouvent la développer, malgré l'abondance des vivres frais. C'eſt donc, encore une fois, à la météorologie que doivent ſe rapporter principalement les ſimptômes de cette maladie; c'eſt à la cauſe premiere & péremptoire, l'air.

Pour conſolider ce principe, M. P... D... a recours en notre faveur à quelques obſervations, dont la premiere regarde M. Duval, ancien Chirurgien-Ma-

jor de l'hôpital de la Marine. Ce Médecin nous rapporte, que l'été ayant été très-pluvieux dans ce pays en 1759, le ſcorbut fut beaucoup plus commun qu'à l'ordinaire parmi les malades de l'hôpital; & que les progrès en furent ſi rapides que les moindres plaies près des os étoient bientôt ſuivies de carie. Ne voit-on pas évidemment ici avec quelle activité l'influx continué de l'air humide donne naiſſance au ſcorbut, & avec quelle rapidité il en déploie les progrès? Qu'a pu donc faire de mieux M. Duval, Chirurgien expert, que diminuer du régime ordinaire en viande, pour donner plus de végétaux frais? Cet uſage n'a-t-il pas toujours été obſervé en pareil cas? & n'eſt-ce pas la regle diététique de tous les praticiens?

Si les accidens du ſcorbut ont été pouſſés à un ſi haut degré qne nous les décrit M. P... D... ne pouvons nous pas préſumer avec raiſon, que ces ſimptômes durent ſe montrer plus manifeſtement chez les forçats; non-ſeulement parce qu'ils ſe trouvent expoſés tous les jours aux intempéries de l'air, épuiſés par des travaux ſales, pénibles & continuels; mais encore parce qu'ils ſont mal

vêtus, mal couchés & qui n'ont pour nourriture que des *farineux ſecs* ; pois, feves, fayots que leur fournit le magaſin des vivres.

De quelle utilité étoit-il donc à notre auteur de produire cette obſervation qui n'a rien de favorable à ſa cauſe ? Etoit-ce à deſſein de nous prouver que le ſcorbut de l'année 1759 ne prit tant d'intenſité parmi les malades de l'hôpital, que par l'uſage des viandes? Nous avons déja pluſieurs fois reconnu les inconſéquences de ce faux préjugé; nous ne nous arrêterons point ici à le combattre. Paſſons au fait ſuivant.

Les ſcorbutiques, rapporte M. P... D... *d'après M. Lind, périſſoient miſérablement à Gibraltar, quoiqu'ils euſſent de bons bouillons faits avec de la viande fraîche, & qu'ils reſpiraſſent l'air de terre. Non-ſeulement*, pourſuit M. P... D... *on a fait la même obſervation dans les hôpitaux de Breſt & de Rochefort ; mais on a encore reconnu que la plupart des malades & des bleſſés ſéjournans un certain temps dans ces lieux, y gagnoient le ſcorbut qu'ils n'avoient pas auparavant*

Notre écrivain, pour garant de ſa fidélité, & ſans doute pour nous mettre à

même de la vérifier, indique fort à propos la page 239 du Tome I du Docteur Lind. Nous y voyons que l'auteur n'avance point cette propoſition générale. Il dit ſimplement, que » *pluſieurs ſcor-* » *butiques* y périrent miſérablement, » quoiqu'ils ne manquaſſent point de » bons bouillons faits avec des viandes » fraîches, & qu'ils reſpiraſſent l'air de » la terre; au lieu qu'une petite quan- » tité de végétaux frais qu'on leur eût » donné chaque jour, leur auroit ſauvé » la vie. »

M. Lind, n'entrant point dans le détail d'autres circonſtances plus eſſentielles à connoître, tenons-nous-en au dileme ſuivant : ou c'eſt la mauvaiſe qualité de l'air de Gibraltar qui fit périr les ſcorbutiques, ou c'eſt l'uſage de la viande, à l'abſence des végétaux frais. La ſolution de cet argument ſe trouvera dans ce qui ſuit.

Quelle cauſe phyſique peut mieux prouver celle de la mortalité des ſcorbutiques à Gibraltar, que l'intempérie de la ſaiſon, en tant que cauſe principale, puiſque nous avons beaucoup d'exemples que des équipages ont demeurés pluſieurs mois en mer avec la

nourriture des *ſalaiſons*, ſans être pris du ſcorbut, quoiqu'ils ne mangeaſſent même d'aucune eſpece de végétaux récens. *Verum tamen, niſi aliæ accedant cauſæ quæ morbum hunc ſolent inferre, videntur homines, ſine vegetabilium quoque recentium uſu, vivere poſſe per ſatis longum tempus, ſaltem diutius, quam Thorunenſium duravit obſedio.* (Rouppe)

Quoique le vaiſſeau, le *Dragon*, dont M. Saint-Yves étoit Chirurgien, ſera un objet de comparaiſon très-propre à nous convaincre de la cauſe principale du ſcorbut & de ſes accidens, l'intempérie de l'air, pendant la ſtation de ce vaiſſeau dans la rade de Gibraltar, *quoique les ſcorbutiques reſpiraſſent l'air de terre.* Mais obſervons avant tout que les vaiſſeaux en ſtation à Gibraltar ſont étroitement renfermés dans la rade. Cette poſition y rend le ſéjour des équipages très-dangereux : elle ne permet point un courant libre à l'air; elle empêche ſon rénouvellement, & c'eſt à quoi on doit porter attention.

Tranſcrivons maintenant la relation de M. Saint-Yves. » Nous paſſâmes à Gi-
» braltar le mois de Décembre; en gé-
» néral il fut froid, humide, orageux,

» & le ſcorbut commença à paroître. » Nous envoyâmes vingt-deux malades » à l'hôpital. Le mois de Janvier fut ex- » trémement froid avec des pluies preſ- » que continuelles & des orages. Le 8 » après-midi il s'éleva un vent frais & » violent avec un gros temps. Le len- » demain l'orage continua, & le temps » fut extrémement orageux & pluvieux » depuis le 3 juſqu'au 27. Le 8 du mois » nous quittâmes Gibraltar. Le ſcorbut » faiſoit des progrès de jour en jour; le » 10 j'avois 50 ſcorbutiques ſur ma liſte, » le 20, ils étoient au nombre de 80. »

Ce rapport ne démontre-t-il pas évidemment la cauſe du grand nombre de ſcorbutiques que l'on voit s'accroître par la continuation du mauvais temps, dans l'alternative du froid, des pluies & des orages? Si M. P... D... s'étoit donné la peine de lire le Journal de M. Saint-Yves, il ſe ſeroit aſſuré que l'équipage du vaiſſeau le *Dragon*, après avoir ſupporté les fatigues d'un mauvais temps, preſque continuel, & affligé de pluſieurs ſcorbutiques, ſe rétablit à la mer, en paſſant dans un climat plus ſec, & par le ſecours des oranges priſes à Vado, &

des vivres frais en général. (page 193 de M. Lind, Tome I.)

Il n'eſt point douteux que M. P... D...ne défere la cauſe du grand nombre des ſcorbutiques dont nous venons de faire mention, à l'uſage des viandes fraîches. Croit-il avoir véritablement prouvé cette cauſe, parce qu'il nous a dit concernant Gibraltar? M. Lind convient-il du mauvais uſage des viandes? Il eſt très-ſingulier qu'un commentateur entende mieux le texte que l'auteur même. Ne peut-on pas conjecturer avec quelque vraiſemblance, que cela indique dans le commentateur une ſagacité à y trouver des ſens que l'auteur n'a pas eu dans l'eſprit, & qu'il ſeroit fâché qu'on y trouvât.

Cependant M. P... D... n'a pas toujours auguré ſi défavorablement de l'uſage des ſubſtances animales pour les Marins; car, ſans répéter ce qu'il en a écrit d'avantageux, dans ſon *Traité des maladies des gens de mer*; n'enſeigne-t-il pas encore, page 96 du *Traité des fievres de Saint-Domingue* : » il ne faut pas né-
» gliger d'embarquer avec ſoi une bon-
» ne quantité de choux ou d'autres lé-
» gumes confits dans le vinaigre : on en

» mangera matin & ſoir, & *même avec « de la viande.* Cette ſorte de nourriture » eſt très-bonne, quand on paſſe dans les » climats chauds. »

Voici comment notre auteur en prouve la néceſſité par cette conſéquence très-juſte. » Quand on eſt ſur mer, dit-il, on » eſt plongé dans une atmoſphere plus » denſe & impregnée d'acides marins ; » par cette raiſon elle doit beaucoup nous » rafraîchir & entretenir l'action des ſo- » lides, & exiger que nous fourniſſions » à nos ſucs aſſez de particules maſſives, » pour qu'il s'excite dans nos humeurs » une chaleur proportionnelle au rafraî- » chiſſement qu'elles éprouvent de la part » du fluide environnant. » (*Ibid page* 98)

Sera-ce ſur de pareilles atteſtations que notre auteur ſera bien fondé à faire valoir l'efficacité de ſon régime farineux, & ſupprimer entiérement les ſubſtances animales, comme cauſe premiere & principale du ſcorbut? Avouons, avec M. Macbride, que les ſubſtances végétales ſeules n'abandonnant point ſans violence l'air fixe, de même que les ſubſtances animales ſeules, on doit être convaincu par la raiſon de l'utilité de ce principe conſervateur, que le mêlange des deux ſubſ-

tances ſur-tout récentes, eſt abſolument néceſſaire, & que le beſoin des unes eſt auſſi indiſpenſable que celui des autres. Car lorſque les deux ſubſtances ſont jointes enſemble, il s'établit alors, pendant l'œuvre de la digeſtion, une attraction qui dégage bientôt l'air qui étoit intimément uni à chacune d'elles, & qui, par la voie des vaiſſeaux chiliferes, établit dans les individus ce principe cimentant, ce puiſſant anti-ſeptique, en un mot, l'élément de notre conſervation.

Les principes vrais de M. Macbride, copiés d'après l'expérience, ſemblent cependant ne pas s'accorder avec ce que nous a avancé plus haut M. P... D... au ſujet des hôpitaux de Breſt & de Rochefort, où l'on nourrit les malades pour l'ordinaire avec les vivres frais des deux regnes. *On a reconnu* (c'eſt notre écrivain qui parle) *que la plupart des malades & des bleſſés, y ſéjournant quelque temps, gagnoient le ſcorbut, qu'ils n'avoient pas en y entrant.*

Pour abſoudre l'uſage des viandes des imputations fauſſes de favoriſer le ſcorbut, nous répondrons à M. P... D... en rapprochant la cauſe eſſentielle de la maladie, & nous lui dirons : 1°. que

l'impoſſibilité d'avoir des légumes frais auſſi bons qu'abondans, pendant la ſaiſon de certains hivers froids & pluvieux (temps où l'on voit à l'hôpital de Breſt le plus grand nombre de ſcorbutiques) mérite quelque conſidération, pour engager les entrepreneurs à ſe prémunir de végétaux confits, en quantité ſuffiſante & préparés avec intelligence.

2°. Que cette privation des végétaux frais, rare à Breſt, n'eſt cependant qu'une cauſe éloignée qui peut ſeulement ſeconder la marche de la maladie développée, & non en produire le germe ou le principe.

3°. Mais que l'humidité conſtante qu'entretient la ſituation baſſe des ſalles de l'hôpital, enterrées par l'élevation des remparts de la ville (ſur-tout celles des forçats) eſt la premiere cauſe de ſon apparition & de ſes progrès. A côté de cette cauſe péremptoire, toujours en action du plus au moins, ſuivant l'état de l'atmoſphere, nous placerons la conſtitution phyſique des galériens, ruinée par les travaux durs & la mauvaiſe nourriture farineuſe du bagne. Nous poſerons encore à côté de cette cauſe premiere les maladies longues, que peuvent avoir

eſſuyées les forçats à l'hôpital, avant les attaques du ſcorbut; ſans compter l'inaction dans leur convaleſcence, que leur impoſent les chaînes de l'eſclavage, compagnes de la miſere, & de la proſtration du moral & du phyſique.

Quoiqu'il y ait un ventilateur monté dans une des ſalles qu'habitent les forçats, pour le déplacement de l'air renfermé; ce ventilateur peut-il corriger & remédier à l'humidité naturellement attachée à l'inſalubre poſition de ces ſalles dominées par les remparts, & dans un pays où l'atmoſphere eſt très-ſouvent impregnée de pluies & de brouillards? Pluſieurs petits foyers à cheminée, placés dans ces ſalles à quelque diſtance les uns des autres, dans leſquels on entretiendroit continuellement du feu pendant les temps froids & humides, ne ſeroient-ils pas plus avantageux pour corriger l'humidité & le mauvais air?

En ſuivant l'ordre du tableau de M. P... D... c'eſt le moment de parler des *ſuccès étonnans & redevables à ſon régime* qu'a eu M. Fournier, ſecond Médecin de la Marine à Breſt, dans le traitement de près de 60 ſcorbutiques à l'hôpital. Nous les croyons ſuppoſés par la con-

tradiction manifeſte qui regne entre l'auteur du Mémoire & M. Fournier. Ce dernier Médecin, mécontent de l'infidélité des rapports de M. P... D... d'après les lettres d'obſervations qu'il lui a envoyées touchant le traitement de 60 ſcorbutiques, a déclaré ouvertement & devant des témoins reſpectables, que la plupart des relations inſérées dans le Mémoire de notre auteur, avec ſes prétendues lettres guillemetées, étoient exagerées & fauſſes. D'après cet aveu, quelle foi peut-on ajouter à l'auteur du régime végétal?

En mérite-t-il davantage dans le récit des faits principaux de ſon Mémoire, relatifs à l'*air froid & humide*? C'eſt ce que nous nous propoſons d'examiner. Voici le début de notre auteur, page 28.

Mais quelque ſoit l'activité de cette cauſe, (l'air froid & humide) *que nombre de faits m'avoient déterminé à regarder comme ſeule capable de faire naitre le ſcorbut, elle a preſque toujours beſoin des cauſes auxiliaires pour donner lieu à cette maladie, & la principale de ces cauſes eſt certainement l'uſage des ſalaiſons.*

Voyez-vous avec quelle contradiction M. P... D... ſe replie actuellement ſur

la cauſe principale du ſcorbut, par l'*air froid & humide*, après ne l'avoir accordée qu'a l'*uſage des ſalaiſons*; & avec quelle ſubtilité il amene les cauſes auxiliaires de cette maladie, pour ſe retrancher à l'égard des ſalaiſons, & détruire la propoſition fondamentale de ſon premier Mémoire? Afin de prouver les contradictions évidentes de cet auteur, examinons le point de ralliement de ſa phyſiologie. *Auſſi a-t-on remarqué*, dit-il, *que le défaut d'habillemens étoit une des cauſes de l'apparition du ſcorbut dans les climats froids; c'eſt ce dont on ne peut douter en voyant que, parmi les équipages qui étoient à la même nourriture, les perſonnes qui étoient les mieux vêtues, étoient celles que le ſcorbut épargnoit ou affectoit le plus tard.*

M. P... D... a raiſon : effectivement il eſt notoire que les Officiers de l'Etat Major, que les maîtres & les matelots mêmes, qui ſe piquent d'être propres & bien fournis en vêtemens, ſont rarement atteints de la maladie ſcorbutique; quoique les Officiers en général n'aient, en Angleterre, ſur leurs vaiſſeaux, d'autres proviſions que celles que le Roi accorde au reſte de ſes équipages. Or, vous di-

tes judicieuſement, M. P... D... qu'*on ne peut douter en voyant que, parmi les équipages qui étoient à la même nourriture, les perſonnes qui étoient les mieux vêtues, étoient ordinairement celles que le ſcorbut épargnoit.* Il n'y a donc plus de doute que les effets de l'air froid & humide, qui portent à coups sûrs chez les matelots mal vêtus, ſont la principale cauſe de cette maladie.

Vous avez donc eu tort, M. P... D... de nier, contradictoirement à votre Traité des maladies des gens de mer, que *la conſtitution de l'air froid & humide eſt la principale cauſe du ſcorbut, ſans laquelle les autres cauſes* (ſalaiſons, viande fraîche) *ſont inſuffiſantes.* (*page* 41) Pourquoi avez-vous changé d'avis dans vos Mémoires? Quelle eſt votre prétention en admettant ci-deſſus, que cette cauſe principale fondée, a *preſque toujours* beſoin des auxiliaires, pour donner lieu à cette maladie? Enfin, pourquoi, parmi ces cauſes auxiliaires, taxez-vous aujourd'hui la principale, à l'uſage des ſalaiſons? Parliez-vous des cauſes auxiliaires lorſque vous avez avancé, dès la deuxieme ligne de votre premier Mémoire, que *les ſalaiſons dont les matelots font uſage,*

ſont la principale cauſe du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir par cette foule de contradictions qui s'enchaînent confuſément les unes avec les autres, qu'il y montre au moins une légere diſpoſition à vouloir ſe corriger. C'eſt dommage qu'une telle diſpoſition ne ſe ſoutienne pas : c'eſt la lueur d'une eſpérance paſſagere. Suivons-le dans la marche de ſon Mémoire.

Lorſque cet auteur répete, après M. Pringle que *dans la température froide & humide de l'atmoſphere, les perſonnes bien conſtituées, qui uſent à terre d'alimens frais, fournis de principes ſucculens, ſont expoſées aux maladies inflammatoires, & qu'on voit rarement le ſcorbut ſe manifeſter alors dans cette claſſe d'individus.* Que veut-il conclure de la nature des maladies, plus vives à terre qu'en mer, ſous une égale température ? Veut-il nous demander la raiſon de cette différence ? Nous lui répondrons qu'on ne peut l'attribuer qu'à celle de la conſtitution individuelle qui ſe remarque entre l'homme de mer & celui qui vit à terre.

L'exemple que cite M. P... D... de la derniere campagne que les troupes An-

gloiſes firent dans le Brabant en 1748, où *il regna beaucoup de fiévres inflammatoires vives, des fluxions de poitrine, pendant un temps froid & humide.* L'exemple de la campagne de 1745, également froide & pluvieuſe, *pendant laquelle les ſoldats, bien nourris en vivres frais, comme ceux de l'exemple précédent, furent attaqués de toux violentes, points de côté & d'embarras dans les poulmons.* Ces deux exemples comparés avec celui de l'Amiral Martin, croiſant dans la Manche, pendant une ſaiſon très-intempérée, & *qui eut parmi ſes équipages, nourris de ſalaiſons, un dixieme de ſcorbutiques*, ne nous préſente-t-ils pas l'état de la queſtion & de la réponſe ſuccinte que nous venons de lui faire?

Seroit-ce pour nous amener à ſon but végétal, & nous perſuader la néceſſité du retranchement des viandes *terraque marique*, que M. P... D... a recours à des faits de comparaiſon ſi recherchés? Ne voit-on pas qu'il voudroit, à l'aide de ces faits, inſinuer & établir que les ſubſtances animales fraîches étant la cauſe principale des maladies inflammatoires, vives parmi les troupes de terre, les ſalaiſons ſont de leur côté la premiere cauſe

des

des maladies croniques, & particuliérement du ſcorbut parmi les gens de mer? Cette ſpéculation eſt fauſſe dans toute ſon étendue, & le raiſonnement qui en réſulte tombe de lui-même.

» Richard Ruſſel obſerve dans ſa let-
» tre au Docteur Lec, qu'après avoir
» conſidéré attentivement la cauſe de l'a-
» chexie ſcorbutique qui affecte les ma-
» riniers, il trouve qu'elle eſt fauſſe-
» ment attribuée aux proviſions ſalées
» dont ils ſe nourriſſent. La vigueur &
» la bonne ſanté dont jouiſſent les per-
» ſonnes de la campagne, quoiqu'elles
» ne ſe nourriſſent que de bœuf ſalé &
» de lard, excepté les jours de fêtes où
» elles mangent de la viande fraîche,
» prouvent ce fait. Ces ſortes de per-
» ſonnes ſont cependant vigoureuſes & ſe
» portent parfaitement bien. Ainſi la
» ſeule différence qu'il y a entre ces pay-
» ſans & les mariniers; c'eſt que ceux-ci
» font ſouvent moins d'exercice, & qu'ils
» vivent continuellement dans un air hu-
» mide qui relâche le ton des fibres & ſup-
» prime la tranſpiration. » (Lind, page 229, Tome II.)

C'eſt pourquoi, en reprenant ce que nous avons dit plus haut, que la conſti-

tution individuelle, différente à beaucoup d'égards dans le ſcorbut à terre & le matelot à la mer, apportant auſſi de la différence dans leurs maladies reſpectives, nous avancerons comme une vérité inconteſtable :

1°. Que cette différence ne procede pas eſſentiellement de l'uſage modéré des viandes : ſi le contraire avoit lieu, quelle quantité de maladies regnantes à terre & ſur mer ne verroit-on pas en tout temps cauſées par la nourriture des ſubſtances animales ſi généralement uſitées ?

2°. Mais que la différence conſtitutionnelle chez les ſoldats, généralement mieux formés que nos mariniers, par conſéquent plus forts, accoutumés à des exercices moins durs, plus chaudement, plus proprement habillés, mieux logés, mieux nourris, entretenant une organiſation plus vigoureuſe, un jeu de vaiſſeaux plus vif, plus tendu & plus irritable, doit néceſſairement rendre très-ſuſceptibles d'irritation & d'inflammation les ſolides qu'une acrimonie quelconque aura ſollicités & irrités.

3°. Qu'au contraire nos Marins, plus foibles en général que les ſoldats, moins bien nourris qu'eux, plus expoſés à la

faim, à la ſoif, mal vêtus, mal propres, toujours ſujets aux intempéries de l'air, ſouvent triſtes & mélancoliques par les longs ſéjours ſur mer, épuiſés dès la jeuneſſe par de laborieuſes navigations & par les débauches, doivent plus facilement contracter des maladies lentes, croniques, telles que le ſcorbut, par le contact immédiat du même agent acrimonieux, à l'action duquel les ſolides affoiblis & relâchés ſe plient. N'eſt-ce pas là le cas de cette axiôme de médecine? *Acria nulla agunt, ſi non moveantur.*

Après tant d'exemples réunis dans notre Mémoire, peut-on encore méconnoître l'influence de lair froid & humide, chaud & humide, dans la génération du ſcorbut; & admettra-t-on la nourriture ſeule, comme la cauſe la plus active de cette maladie? Si on ſe rappelle l'hiſtoire des matelots qu'on laiſſa en Groenlande, en 1633, avec des ſalaiſons pour leur ſubſiſtance, on verra qu'ils y périrent à l'entrée de l'hiver, & qu'on ne trouva le printemps ſuivant que le journal qu'ils avoient laiſſé de leurs malheurs. Sont-ce les ſalaiſons qui les firent principalement mourir? Ce n'eſt point le ſentiment de M. Lind. Cet auteur dit, que » les po-

» tions anti-ſcorbutiques purgatives, des » eſprits diſtillés, tels que l'eau-de-vie, » & autres ſemblables, augmenterent in- » failliblement la maladie (cauſée ſans » doute par le froid humide) & abrége- » rent leurs jours. »

M. P... D.. n'eſt donc pas plus en droit de condamner les ſubſtances animales fraîches, comme il le prétend par pluſieurs exemples de ſon Mémoire; puiſqu'il accorde lui-même, (page 12) que *des matelots naufragés, ayant été obligés de paſſer l'hiver en Groenlande, manquant de tout ſecours, furent obligés, pour ſubſiſter, de s'expoſer en chaſſant à la rigueur de la ſaiſon, qu'ils ne vécurent que de gibier & de racines, & qu'ils furent trouvés bien portans au retour de la belle ſaiſon.*

Auſſi le Docteur Lind, convaincu par l'expérience, s'exprime-t-il convenablement en ces termes : » Lorſqu'on a des » preuves ſi inconteſtables des effets de » l'humidité, je ne vois aucune raiſon » d'avoir recours à des cauſes *imaginaires* » pour produire une maladie que l'on » contracte en reſpirant un air humide, » en habitant un logement de même na- » ture. Ces circonſtances produiſent tou-

» jours la maladie ſcorbutique, & on » peut toujours la prévenir efficacement » en ſe tenant bien vêtu, en habitant des » appartemens ſecs, & en ſe nourriſſant » de bons alimens. Sinopée obſerva à » Cronſtadt que le ſcorbut & ſa mali- » gnité dépendoient toujours de l'humi- » dité de la ſaiſon, & qu'un temps ſec » le faiſoit diſparoître très-promptement. » Stugard, en Allemagne, paſſoit autre- » fois pour une ville où le ſcorbut faiſoit » de très-grands ravages; on deſſécha » aux environs de la ville un lac conſidé- » rable, & depuis ce temps-là la mala- » ladie y eſt inconnue. » (Lind, page 166 & ſuiv. Tome I.)

Donc les cauſes principales du ſcorbut, aſſignées dans les Mémoires de M. P... D... ſont fauſſes & imaginaires.

Si, en 1766, les douze vaiſſeaux de guerre François, dont parle notre auteur, n'eurent point de ſcorbutiques, après avoir paſſé la plus grande partie de l'hiver avec des vivres frais dans la rade de Breſt, que préſente de favorable au ſyſtême de M. P... D... cette citation qui eſt toute à l'avantage des vivres frais?

D'ailleurs qu'on réfléchiſſe un peu à la poſition tranquille d'un vaiſſeau à l'an-

cre, ſans aucunes manœuvres, qui obligent conſtamment les matelots à demeurer ſur le pont & les gaillards, à l'intempérie de l'air; que l'on faſſe enſuite attention à la liberté qu'ils ont d'aller ſe promener de temps en temps à terre, de s'y divertir; qu'on réfléchiſſe à la bonne nourriture qui ſoutient les forces & met le ſyſtême vaſculaire en état d'éluder, au moyen d'une tranſpiration libre & continuelle, l'action de l'atmoſphere froide & humide: on trouvera l'abſence de la cauſe principale évitée dans ſon activité. On la ſentira également pour ce qui concerne les ſept vaiſſeaux de guerre & les quatre frégates commandées en 1759 par M. de Blenac. Ces derniers vaiſſeaux paſſerent deux mois dans la rade, pendant la mauvaiſe ſaiſon ſans reſſentir les attaques du ſcorbut, comme les douze premiers.

Or, puiſque le grand nombre de faits qui compoſent notre Mémoire, donne à connoître combien peu l'uſage des viandes priſes modérément prête faveur à la production du ſcorbut; il reſte inconteſtablement vrai que l'humidité de l'air, lorſqu'on y eſt immédiatement expoſé long-temps, en favoriſant le relâchement

des ſolides & le croupiſſement des liquides, eſt le premier agent de l'apparition de cette maladie, de ſes progrès & de ſa derniere intenſité : accidens contre leſquels les farineux ſecs ſont de la derniere invalidité. Nous en aurons un exemple dans le fait concernant la frégate la *Flore*.

Après donc nous être ſuffiſamment entretenu ſur la véritable cauſe, la premiere, la principale de la production du ſcorbut & de ſon développement; après avoir apporté en preuve les faits les plus propres à convaincre de la néceſſité des ſubſtances animales & de l'efficacité des vivres frais des deux regnes contre cette maladie, il n'eſt plus permis de douter qu'on ne puiſſe la prévenir, la guérir dans les hôpitaux & dans les vaiſſeaux, à l'aide de ces moyens, pendant les ſaiſons favorables à cette opération; ou qu'on ne puiſſe au moins en ſuſpendre avantageuſement les ſuites, durant l'influence d'une atmoſphere froide & humide.

Il s'en faut beaucoup qu'on puiſſe attendre les mêmes avantages de l'uſage des farineux ſecs. Ces farineux, tant préconiſés par l'auteur du régime végétal contre le ſcorbut, ſont généralement proſ-

crits de la voix unanime de tous les praticiens éclairés. Ils ont été même condamnés autrefois par leur reſtaurateur actuel : voici le jugement défavorable qu'il en a porté à la page 133 de ſon *Traité des maladies des gens de mer.*

Les pois & les fêves ne fourniſſent-ils pas beaucoup de mucilage, qui, au premier coup d'œil paroîtroit très-propre à inviſquer les humeurs âcres & à rendre au ſang ſa conſiſtance? Cependant ou voit que cette eſpece d'aliment, loin de s'oppoſer au ſcorbut, le favoriſe, &c. Que penſer de cette contradiction frappante de M. P... D...? Que penſer de ſa perplexité, ſur le bon ou le mauvais uſage des poids & des fêves dans la cuiſine de nos Marins?

Cependant pour prouver leur excellence, il renvoie aux faits nombreux conſignés dans un Mémoire de 1771. Or, veut-on s'aſſurer avec confiance *des propriétés efficaces* des pois & des fêves par les faits conſignés dans cet écrit, qu'on liſe en réplique à ces mêmes faits les judicieux Mémoires de M. M. de Courcelles & de la Coudraye; on jugera juſqu'où peuvent s'être étendus les venteux effets du nouveau régime, dans les différentes épreuves qui en ont été faites, particu-

liérement ſur la frégate la *belle Poule.*

M. P... D... n'abandonnant pas ſon ſyſtême, malgré ce que l'expérience & la raiſon prononcent contre lui, y revient encore. En conſéquence, après nous avoir parlé d'amidon, de ſucre, de miel, de poivre, en un mot, de l'aſſortiment de la boutique d'un épicier, il nous conduit au fait de la *Therpſicore*, commandée en 1764 par M. de Braquemont. En y portant une légere attention, il ſera aiſé de s'appercevoir du changement qu'a ſubi la deſcription de ce fait dans ſa réimpreſſion, ſi on confronte les premier & ſecond Mémoires de leur auteur. Il eſt annoncé dans le premier que *plus de trente ſcorbutiques* ſe trouverent guéris, dans une longue croiſiere ſur les côtes de Salé, par le ris, des légumes ſecs, des pruneaux & par un peu de miel. Dans le ſecond, la nourriture eſt à-peu-près la même; il y a cette différence que *les ſcorbutiques eurent du vin de choix, & qu'on eut l'attention de les loger ſous le gaillard d'arriere, dans l'endroit le plus ſalutaire du vaiſſeau.*

Cependant ces ſecours ſeuls furent-ils aſſez puiſſans pour faire diſparoître la maladie, ſans les circonſtances d'un beau

temps? Ont-ils procuré le parfait rétabliſſement des malades, ſans les moyens convenables de la nourriture ordinaire, que l'on embarque toujours pour les ſcorbutiques (moutons, volailles, œufs & légumes frais)? On s'en eſt approviſionné en Eſpagne, ſuivant un relevé fidele des dépenſes de la *Therpſicore*, dans ſa relâche: pourquoi donc le *tacet* de notre auteur ſur cet article des proviſions fraîches (*g*)? Il n'eſt pas plus probable que

---

(*g*) Le principal auteur du fait concernant la *Therpſicore*; riroit trop ſans doute des reproches qui tombent indirectement ici ſur M. P... D... ſi nous ne lui diſions pas:

. . . . . *Quid rides! mutato nomine de te,*
Fabula narratur.

Nous aurions pu lui dire la même choſe dans pluſieurs endroits de notre Mémoire: car il eſt le premier de ces gens, dont le zele mal entendu pour le bien général & particulier, les conduit ſans ceſſe à dreſſer des Mémoires infideles, ſans art, & dénués d'exactitude. Ces gens ſont bien éloignés d'imiter les peintres, qui copient dans leurs tableaux les moindres taches des originaux. N'auroit-il pas mieux valu pour M. P... D... qu'il ſe fut plutôt attaché à conſulter des perſonnes éclairées, ſans paſſions, ſans préjugés, ſans adulation, qui l'auroient informé avec candeur? Mais comment cela pouvoit-il arriver? Une ſecte d'adulateurs avoient fait de ces perſonnes, les portraits les plus rebutans, les avoient peintes comme des hommes méchans, ſans eſprit,

ces *plus de trente ſcorbutiques* guérirent à bord avec du ris, ſans d'autres vivres frais plus efficaces, qu'il ne l'eſt que le nombre donné de malades à *plus de trente* exiſtât ſous une belle température, & dans un temps où la frégate la *Danaé*, rempliſſant la même miſſion que la *Therpſicore*, n'en eut aucun à ſon bord.

On peut établir après M. Lind, comme une propoſition indubitable, que le ſcorbut bien développé n'a jamais été reconnu céder à d'autres remedes qu'au changement de température de l'air, & qu'à l'uſage des vivres frais en général. » Le ſeul Ouvrage où il ſe trouve quelque choſe de contradictoire à cette aſſertion (dit le Docteur Lind) eſt dans le *Traité du ſcorbut*, par Briſſet, qui avance que pluſieurs perſonnes en furent guéries dans l'iſle de Cuba avec du ris. »

ſans bonne foi, ſans doute, parce qu'elles n'avoient pas aveuglément adopté le régime végétal.

L'eſprit comme la foi par chacun d'eux bornés,
D'une petite ſecte eſt le droit ſpécifique,
Et hors de là, comme hérétique,
Sans forme de procès, tout le reſte eſt damné.

ŒUV. DE POPE.

N'eſt-ce pas avec juſtice que M. Lind regarde comme apocriphe la poſſibilité de cette guériſon, par le ſeul uſage du ris? Ce pyrrhoniſme eſt auſſi ſage, que la témérité de quelques perſonnes à oſer affirmer cette poſſibilité, eſt repréhenſible; car n'avons-nous pas vu dans nos voyages aux Indes, les Laſcars, caſte Indienne, qui ſe dévoue à la mer, être très-ſujets au ſcorbut, quoiqu'ils ne vivent que de ris. Or, ſi l'uſage ordinaire de cette nourriture ne leur eſt point un préſervatif contre le ſcorbut; comment peut-il en être le moyen de guériſon?

Voyons, à ce ſujet, le fait qui concerne le nommé Thomas Guérard (*h*) ſur la frégate l'*Ecluſe*. Il nous paroît fort étonnant qu'un fait ſi perſuaſif & ſi ſpécieux, dans ſon expoſition, ſe trouve oublié dans le premier Mémoire de M. P... D... il y eſt ſimplement dit au ſujet de l'*Ecluſe*, que trente matelots, attaqués de maladies graves & vives, ont été guéris avec la nourriture du ris, avec du gruau, du miel & des pruneaux; ſans faire aucune mention

---

(*h*) Le véritable nom de l'homme, dont il s'agit ici, eſt Thomas Guérard, au lieu de Guichard, comme l'écrit M. P... D...

d'un ſeul ſcorbutique. Nous fera-t-il accroire aujourd'hui par les ſymptômes nombreux du ſcorbut, qu'il accorde gratuitement au nommé Guérard, que cet homme étoit réellement ſcorbutique lors de ſon embarquement?

Il ne ſe traînoit, nous dit-on, qu'*avec des béquilles*. Nous ſerions ici dans le cas de conteſter le fait du ſcorbut, tel qu'il eſt rapporté, & même d'en nier l'exiſtence, & nous aurions en notre faveur la dépoſition de pluſieurs Officiers de la frégate, & celle de pluſieurs perſonnes dignes de foi. Nous paſſons cette hiperbole à M. P... D... Examinons le procédé de la cure du prétendu ſcorbutique.

Le Sieur Guérard, avant ſon embarquement ſur l'*Ecluſe*, ayant été détenu par des chaînes à l'hôpital, où d'abord il ſéjourna quelque temps, ſortit de priſon, lors du départ de la frégate pour la Martinique. Cette détenſion dans des lieux bas, humides & malſains, jointe à l'état de triſteſſe, d'inquiétude & de mélancolie, a dû vraiſemblablement ou le diſpoſer au ſcorbut, ou même lui en développer quelques ſymptômes.

Mais quels changemens ſalutaires ne

ſe manifeſtent pas dans le nouvel état de cet homme embarqué, *indépendamment* du régime végétal ſec! Il ſe ſent dégagé des gênes pénibles & inquiétantes de ſa détention; on le flatte par des eſpérances de liberté; il ne reſpire plus ſur la frégate l'air mal-ſain des hôpitaux, des priſons: la gaieté, la liberté, l'eſpoir & les ſoins raniment tout-à-coup ce malheureux. D'ailleurs on avoit commencé par le placer, à ſon arrivée à bord, *dans la partie du vaiſſeau la plus aërée, la plus ſèche & la plus voiſines des cuiſines & du feu.* On le mit à l'abri *de l'intempérie de l'air par toutes ſortes de moyens*, on lui donna tous les jours de *bon pain frais & la ration de vin.* En admettant qu'il n'eut point de la table du Capitaine un peu de volailles ou de mouton, (quoiqu'il ait avoué en avoir reçu) n'eſt-ce point à cette alternative d'état & de ſoins efficaces & à la belle ſaiſon que l'on doit principalement attribuer la guériſon complette de Guérard, plutôt qu'à l'uſage du ris reconnu inſuffiſant pour faire *une auſſi belle cure?*

Cet homme eſt revenu en France vigoureux & bien portant, avec la nourriture végétale, dit M. P... D... *à cela près de quinze jours pendant leſquels cet*

homme ayant voulu ſe mettre à la nourriture ordinaire, il reſſentit dans tous les membres des laſſitudes & des douleurs. Miracle! *Mais*, continue M. P... D... *elles diſparurent bientôt après qu'il eut repris ſon régime végétal.*

Quelle prévention dans notre auteur en faveur de ſon régime! Quelle prévention plus forte encore contre les ſubſtances animales, par l'uſage deſquelles, pendant quinze jours, le nommé Guérard reſſentit dans tous les membres des laſſitudes, des douleurs & des contorſions, comme les convulſionnaires ſur le trou de S. Patrice! Accorder les accidens ſurvenus à Guérard, *uniquement* à la nourriture ordinaire (les ſalaiſons) pendant l'eſpace de quinze jours, cela ne paroît-il pas extraordinaire, & n'eſt-ce pas encore partir d'un principe faux, & répéter convenablement à la theſe de M. P... D... que *les ſalaiſons dont les matelots font uſage, ſont la principale cauſe du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent*; n'eſt-ce pas enfin aveuglement ſe former un fantôme, pour avoir le mérite & la gloire de le combattre?

Allons plus avant: nous trouverons de quoi déſabuſer M. P... D... L'armes

ment, en 1771, des huit bâtimens de guerre à Breſt, n'exclut pas le régime animal, conformément à ſon projet de réforme abſolue. On a même ſenti l'utilité de ce régime dans cet armement. On a vu qu'une petite ration de viandes ſalées, que de volailles, des légumes choiſies, avec de l'oſeille & des oignons confits, n'ont pas peu contribué, ſous les beaux parages de l'Amérique, à rendre généralement heureuſe la miſſion de ces vaiſſeaux. C'eſt donc à tort que l'on impute aux ſubſtances animales la production des maladies; le fait des huit bâtimens de Breſt, prouve donc l'inculpation de cette nourriture.

Mais ſi, pour étayer la theſe des végétaux farineux, M. P... D... veut s'arrêter, comme il le fait au Journal de M. Duret, Chirurgien-Major de la corvette l'*Hirondelle*; & s'il veut affirmer par-là leurs heureux ſuccès, nous lui répondrons ſur la dépoſition verbale de ce Chirurgien que, quoiqu'il n'ait ſpécifié dans ſon Journal, que le nombre limité de neuf malades à ſon bord, pendant toute la campagne, il en a cependant toujours eu dans ſa *ſtation de ſix mois à la Martinique* juſqu'à quatorze & ſeize à l'hôpital.

pital. Ce nombre ſoutenu de malades provient-il eſſentiellement de l'uſage des viandes dans la ſi petite quantité qu'elles étoient fournis aux matelots; ou ne provient-il pas plutôt, comme la nature de leurs maladies l'annonce, de l'uſage des farineux, trop long-temps continués dans un climat chaud où les équipages ont beſoin des vivres frais des deux regnes?

Au reſte l'eſcadre de M. Dorvilliers va nous mettre à même de ſavoir ſi l'admiſſion d'une quantité de ſalaiſons plus grande de moitié ſur cette eſcadre, que dans les huit premiers bâtimens dont nous venons de parler, a pu devenir parmi les équipages de M. Dorvilliers, la cauſe évidemment principale des maladies. Pour ne point abandonner l'ordre de la marche de M. P... D... convaincons-nous auparavant de l'inefficacité des végétaux farineux contre le ſcorbut par le fait ſuivant.

La relation de ce fait nous prouvera d'après les propres termes de notre auteur, combien on doit peu compter ſur ſon régime, à titre de préſervatif & de moyen curatoire de la maladie ſcorbutique; & de combien de propriétés efficaces eſt ſuſceptible au contraire l'uſage

des ſubſtances animales fraîches alliées aux végétaux récens. Voici la preuve que nous préſente M. P... D... Il rapporte, que dans la frégate la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crene, & dont M. Nicolas étoit le Chirurgien-Major : *l'équipage ayant ſouvent changé de climat, le ſcorbut s'eſt manifeſté parmi les matelots, ſans qu'ils aient pu être guéris à la mer par les farineux ſecs; & que les mêmes matelots ne ſe rétablirent parfaitement que dans les relâches par les végétaux frais, joints à de la viande fraîche & de bonne qualité.*

Sous quel climat verrons-nous donc les heureux effets des végétaux farineux? puiſqu'entre pluſieurs qu'a parcourus la *Flore*, il ne s'en eſt trouvé aucun où l'on ait pu reconnoître leur efficacité. Cependant quel aveu plus ſincere & plus vrai peut-on exiger de la bouche de M. P... D... concernant la prééminence des vivres frais en général ſur les farineux propoſés? Que d'oppoſition dans ſes écrits! lorſqu'il lui étoit plus avantageux & plus raiſonnable d'abdiquer, que d'être dans la ſuite contraint à la néceſſité de ne pouvoir ſe défendre qu'avec des contradictions continuelles. Quoi! il ad-

met démonſtrativement ici l'efficacité des ſubſtances animales alliées aux végétaux frais, & il proſcrit abſolument la nourriture animale ailleurs, & par ſa propoſition titulaire, & par des raiſonnemens & des faits. Quel eſt donc enfin ſon but? C'eſt actuellement un problême à réſoudre.

L'homme, ſans arrêt dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée :
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
. . . . . .
Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le ſouhaite.
Voilà l'homme en effet, il va du blanc au noir,
Il condamne au matin les ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tout moment d'eſprit comme de mode,
Il tourne au moindre vent . . . . . .

Boileau Sat. 8.

Sont-ce les ſalaiſons *ſeulement* que vous avez prétendu condamner & ſupprimer? dirons-nous à M. P... D... & ces ſalaiſons ſont-elles, à votre avis, diſtinctement & décidément la cauſe *premiere*, *la principale* du ſcorbut & des autres maladies qui affligent les gens de mer? Tel eſt l'état de la queſtion.

Pour la réſoudre, nous ne pouvons y répondre que négativement, en nous tenant à la dépoſition de M. P... D... En effet nous voyons qu'en 1772, dans l'armement de l'eſcadre de M. Dorvilliers, la quantité des ſalaiſons ayant été augmentée de moitié plus que dans les huit bâtimens dont nous avons fait mention plus haut, il eſt fidélement rapporté par notre auteur, qu'*au moyen de la précaution que l'on prit de faire cuire & manger les viandes ſalées avec des legumes, on eût la ſatisfaction de voir entrer les équipages dans un meilleur état qu'ils n'étoient avant leur départ.* Voilà l'effet du bon conſeil qu'on a donné depuis long-temps à cet écrivain, d'aſſocier aux ſalaiſons certains légumes choiſis & de la derniere récolte. Ne ſeroit-on pas tenté de croire ſur ſa conceſſion actuelle, qu'il a voulu faire utilement ſervir les avis ſalutaires qui lui ont été communiqués, en diſant comme le ſage Locke : » un au-
» teur ne doit pas avoir une confiance
» aſſez aveugle en ſes propres lumieres,
» pour ne pas faire cas de celles des
» autres. »

Donc, pour la derniere fois, ni les ſubſtances animales fraîches, ni les ſalai-

ſons même ne peuvent & ne doivent être proſcrites à titre de la cauſe principale du ſcorbut, & comme capables de faire naître ſeules & de développer cette maladie, ſans l'agent premier & le plus actif (l'air).

Deux initiés dans la défenſe de la cauſe végétale déſeſpérée, tentent cependant à vouloir nous perſuader le contraire de cette aſſertion. N'eſt-ce pas oppoſer à l'évidence des fictions qui n'ont point de vraiſemblance, & qui ne peuvent être goûtées que par des gens prévenus pour le nouveau ſyſtême? Viſitons pour nous en convaincre ces deux congréganiſtes du régime végétal, M. M. Chandon & Vivés le jeune, tous deux Chirurgiens du département de Rochefort.

M. Chandon, Chirurgien Major du vaiſſeau l'*Hypopotame*, nous raconte que *les gens de ce vaiſſeau, ayant beaucoup ſoufferts dans l'armement à Rochefort, qu'en moins de cinq jours qu'ils mirent pour ſe rendre à Breſt, l'équipage, vivant alors de ſalaiſons, il eut 25 malades dont 2 étoient morts à ſon arrivée dans ce court trajet; &c.*

Attribuerez-vous, M. Chandon, ce nombre de malades, que vous nous dites avoir eu dans votre traverſée, à l'u-

ſage des ſalaiſons pendant cinq jours; ou bien l'attribuerez-vous à l'intempérie de la ſaiſon froide & humide, jointe aux travaux à la fatigue de l'armement? Je vous crois aſſez de jugement pour déférer vos vingt-cinq malades plutôt à la derniere cauſe qu'à la premiere, qui n'a point de vraiſemblance. Eh bien! pourquoi vous extaſiez-vous donc ici au ſeul nom du régime végétal, en chantant à l'imitation d'une ariette du Tonnelier : *Aujourd'hui quelle différence! &c. Nous arrivons à Breſt, après trois mois de mer, nous n'avons perdu perſonne, & il ne nous reſte pas un ſeul malade à mettre à l'hôpital.*

Souvenez-vous donc, M. Chandon, que votre même équipage a été nourri, pendant ces trois mois de mer, de ſalaiſons cuites avec des legumes; & que de la traverſée de cinq jours, accompagnés de mauvais temps & précédés des fatigues de l'armement, à la campagne de trois mois de mer, il y a cette différence qu'on n'a preſque pas eu de pluie dans cette campagne, & que la ſaiſon vous a été des plus favorables :

Temperie cœli corpusque animusque juvantur.

OVID.

Vous avez donc tort de faire réjaillir malicieuſement le nombre de vos vingt-cinq malades ſur l'uſage des ſalaiſons *pendant cinq jours.*

Faut-il vous apprendre, M. Chandon, que des équipages ont été beaucoup plus long-temps que trois mois à la nourriture des ſalaiſons, ſans être atteints du ſcorbut. Quant à la *néceſſité* des ſubſtances animales pour les gens de mer, faut-il pour vous en convaincre répéter l'exemple de ces pieux ſolitaires, qui s'abſtiennent avec rigueur de la chair? » Ils vi-» vent (dit M. de Buffon) moins qu'ils » ne meurent chaque jour par une mort » anticipée, & ne s'éteignent pas en fi-» niſſant de vivre; mais en achevant de » mourir. »

Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire, je vous demande, M. Chandon, que de penſer & raiſonner comme vous faites? Un langage impropre & faux a toujours été indiſcret & défavorable à ceux même du mérite le plus connu & le plus brillant: auſſi a-t-on donné avec raiſon au paon orgueilleux l'emblême, *ut placeat taceat.* C'eſt fort bien pour un paon; mais à vous, M. Chandon, nous nous contenterons de ſagement vous conſeiller de ne

plus mettre en chant comique le régime végétal, c'eſt indécemment traveſtir le ton du *requiem* en air d'opéra, & cela ne vous convient point.

Et vous, M. Vivés le jeune, Chirurgien Major de la frégate la *Tourterelle*, quoi! vous vous ingérez auſſi de prêcher régime végétal, & de nous citer même des *belles cures* à ſon ſujet, que vous n'avez point opérées. Pourquoi donc nous faites-vous fauſſement paſſer celle de M. de Leſtre-Diagat, Garde de la Marine, qui, en écrivant au retour de ſa campagne à un de ſes amis, lui atteſte s'être toujours bien porté, à cela près d'une légere indiſpoſition, pour laquelle il ne vous a pas même conſulté, encore moins pour la maladie ſcorbutique à un haut degré, que vous lui ſuppoſez aujourd'hui fort gratuitement? Quelle croyance voulez-vous enſuite obtenir de nous au ſujet de la guériſon du ſcorbut par le régime végétal ſec, chez les nommés Maſſon, Pallié & Pagé? Permettez-nous de ne point croire vos récits fabuleux.

Un faux expoſé eſt diſgratieux pour vous, M. Vivés le jeune : je vous pardonne votre tendre amour pour le Pythagore moderne & ſes diſciples; mais à

quoi bon vous faire traiter de visionnaire, en détaillant fort au long l'état scorbutique d'une personne que vous vous êtes imaginé avoir vu malade & lui avoir prescrit des remedes farineux, tandis qu'elle ne vous a pas demandé le moindre avis? C'est une assertion trop téméraire & trop hardie, pour qu'on puisse la pardonner à votre jeunesse.

Corrigez donc de bonne heure, M. Vivés le jeune, ces sortes d'égaremens dangereux à votre âge; réfléchissez mieux doresnavant vos petits écrits *pseudonimes*; & souvenez-vous sur-tout, en mémoire du motif qui vous a déterminé à publier vos *belles cures* par les végétaux farineux, de ne plus vous fier au proverbe illusoire, qui vous a dit : qu'*on aime mieux les croire que d'y aller voir.*

QUATRIEME PARTIE.

NOus ne nous attacherons point ici à détruire les calomnies lancées par M. P... D... contre feu M. de Courcelles. L'impreſſion de ſon Mémoire que l'on nous fait eſpérer tous les jours, ſera plus que ſuffiſante pour terraſſer les ennemis de ſa réputation, de ſes talens & de ſon amour pour la vérité.

Nous imiterons la prudence de M. Auffray, Chirurgien ordinaire de la Marine, qui ne s'eſt point donné la peine de répondre à de mauvais propos. Ce ſeroit ſe compromettre que de n'avoir à faire face qu'à des injures. Nous nous bornerons donc à récapituler ſommairement ce que nous avons dit, & conclure :

1°. Que l'action de l'air froid & humide, chaud & humide eſt la cauſe *premiere*, *la principale & la plus active* à la production du ſcorbut, ſans laquelle toutes les autres ſont inſuffiſantes. L'expérience & des autorités reſpectables nous ont ſuffiſamment donné la certitude de

cette concluſion : c'eſt le pivot ſur lequel ont roulés nos principes.

2°. Que le régime farineux ſec, tel qu'il a été propoſé par ſon auteur, comme unique aliment & comme moyen préſervatif & curatoire du ſcorbut, loin d'être ſuffiſant, agréable & ſalutaire, eſt, d'après des faits nombreux, des obſervations certaines, & d'après M. P... D... lui-même dans ſon Traité des maladies des gens de mer, page 133, *une nourriture, qui loin de s'oppoſer au ſcorbut, le favoriſe au contraire, &c.*

3°. Nous conclurons auſſi que ſi la chair & les autres ſubſtances animales, jointes à des végétaux & des légumes convénables, frais ou confits, excitent dans l'eſtomach les effets d'une fermentation utile & aſſez vive pour le dégagement de l'air fixe, le lien, le ciment des parties conſtitutives des corps, enfin le principe de notre bien-être (comme les prouvent les expériences de M. M. Pringle & Macbride) on peut décider avec certitude phyſique, que les ſubſtances animales fraîches, alliées aux végétaux récens, ſont, ſous la température d'un beau ciel, les antiſcorbutiques par excellence. L'épreuve journaliere ſoutient

encore indubitablement cette assertion.

4°. Nous dirons enfin que les substances animales salées, bien préparées & conservées avec soin, dont on approvisionne les équipages, comme celles qui peuvent se garder plus long-temps en mer, ne pouvant produire de leur essence & sans l'agent connu *principal*, le scorbut, ni d'autres maladies ; nous dirons que c'est une erreur de croire que *les salaisons, dont les matelots font usage, sont la principale cause du scorbut & des autres maladies qui les affligent ;* & que c'est un état violent d'être toujours en contradiction avec soi-même. Car M. P... D... dit *fort à propos* dans son Traité des maladies des gens de mer : *Ceux-là se sont trompés qui ont regardé les alimens des matelots comme capables de procurer le scorbut sur mer, sans d'autres agens. Ces alimens, quoique grossiers, peuvent être cependant considérés comme très-analogues à l'espece d'hommes qui s'en nourrissent, & sont très-bons relativement à leur état, &c.* (*page 46 & suiv. loc. cit.*)

D'ailleurs, pour faire sentir la nécessité absolue du régime animal, plus pressante encore pour les hommes habitués à ce régime, que l'on ouvre les yeux en

dernier reſſort d'appellation ſur le tableau anatomique : on ſe perſuadera facilement par l'arrangement des viſceres deſtinés à la digeſtion, par leur nombre, leur longueur & leur figure étroite & répliée, que l'homme a été réellement deſtiné de tout temps, & conſtruit pour ſe ſubſtanter au moyen d'un petit volume de matieres animales. Car l'homme, de même que les animaux dont la ſtructure eſt analogue à la ſienne, eſt forcé de ſe nourrir de chair. Il eſt donc carnacier & par la ſtructure de ſes parties & par ſes appétits.

Les illuſtres M. M. de Buffon & d'Aubenton ſe ſont aſſurés de ce rapport & de cette vérité, en comparant dans leurs deſcriptions anatomiques le volume rélatif du canal inteſtinal dans les animaux carnaciers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes ou de graines. Ils ont toujours trouvé que ces animaux prennent une nourriture plus ou moins ſolide, rélativement à la capacité plus ou moins grande du magaſin qui doit la recevoir.

Voyez les Tomes VI & VII de l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, ſur l'abus du régime pythagorique & ſur la néceſſité phyſique de la ſubſtitution des ſubſtances animales au régime purement

végétal, pour la force, la ſanté & la vigueur de l'eſpece humaine.

» Les animaux qui vivent de chair, » rapporte M. Arbuthnot, ont plus de » courage, de forces & d'activité que » ceux de la même grandeur qui ne ſe » nourriſſent que d'herbes ; ce qui paroît » évident, ſi on compare ces derniers » avec les lions, les tigres & l'eſpece » canine. Les oiſeaux de proie ſurpaſſent » auſſi ceux qui vivent de graines en forces & en courage. Je ſais (continue » M. Arbuthnot) plus d'un exemple de » paſſions de colere qui ont été modérées par le régime végétal. »

» Les Sarraſins (dit M. Le Beau, dans » ſon Hiſtoire du bas Empire) ne ſavoient » ni conduire la charrue ni cultiver les arbres : ils étoient forts & courageux. » Tous guerriers, courant ſans ceſſe, » ſans loix comme ſans demeures fixes, » ils ne vivoient que de leur chaſſe; la » plupart ignoroient juſqu'à l'uſage du » pain & du vin. »

» On diſpute s'il vaut mieux vivre d'animaux que de végétaux. Quoique l'on » diſe, nos tempéramens ſont trop affoiblis pour que nous puiſſions ne vivre » que de végétaux & de légumes. Ceux

» qui croient que les perſonnes qui ne ſe » nourriſſent que de végétaux, vivent » plus ſaines & plus long-temps que cel- » les qui ſe nourriſſent de viande, citent » l'exemple des Anacorettes, des Brac- » manes & des montagnards. Cet exem- » ple a induit en erreur un grand nom- » bre de tempéramens, qui ont voulu ne » vivre que de régime végétal, & qui » ont été la victime de la doctrine des » partiſans de ce ſyſtême. » (*Etrennes de ſanté, pour apprendre les choſes qui donnent la vie la plus longue & la plus exempte de maladie, par M.***, D. M. de Montpellier* : 1760.)

Il étoit donc à propos de conclure, d'après le vœu de la nature & de l'habitude, que le régime végétal, propoſé pour unique ſubſiſtance, étoit auſſi faux dans ſes principes & auſſi dangereux dans ſes conſéquences, que la ſouſtraction de toutes les viandes aux gens accoutumés à ſe nourrir de viande, eſt nuiſible au goût, à la ſanté des Marins & au pouvoir impérieux de l'habitude, qu'on ne peut jamais impunément contredire.

Des raiſons puiſſantes, des témoignages irrévocables, des expériences certaines, voilà ce que nous avions à oppo-

ſer au ſyſtême de M. P... D... Que lui a-t-il ſervi pour défendre ſa cauſe ruineuſe & mal réfléchie, de prétexter *des factions acharnées contre lui*; de traiter de *frondeurs*, de *gens à intrigues ſourdes* les perſonnes placées à la tête de l'art dans le premier port de France. Que lui a-t-il ſervi de traiter les uns de *détracteurs des nouveautés utiles*, de *gens incompétens & à partialité dans leur jugement*; & les uns & les autres d'*ignorans* & *de mauvaiſe foi.*

M. P... D... ne devoit pas ignorer qu'il eſt des moyens plus doux & plus décens que ceux qu'il employoit pour ſa défenſe, quoiqu'il diſe qu'*on peut, ſans inconvénient, ignorer toutes les profondeurs de la théorie de la lune, la cauſe de la peſanteur des corps, celle de l'aſcenſion des liquides au-deſſus de leur niveau dans les tuyaux capillaires, celles de l'incommenſurabilité d'un des côtés d'un quarré avec ſa diagonale, le moyen même de déterminer exactement les longitudes en mer, &c.* C'eſt donc un acharnement viſible qui dicte ſes épithetes injurieuſes & ſes invectives; & n'y entrevoit-on point ce feu colérique allumé qui annonce les derniers reſſentimens & tout le déſeſpoir d'une mauvaiſe

mauvaiſe cauſe? C'eſt ce que prouve très-bien Leibnitz dans une lettre à la Comteſſe de Kilmanſegg, dont voici la teneur.

» Un cordonnier à Leyde, quand on » diſputoit des theſes à l'Univerſité, ne » manquoit jamais de ſe trouver à la diſ- » pute publique. Quelqu'un qui le con- » noiſſoit, lui demanda s'il entendoit le » latin? Non, dit-il, & je ne veux pas » même me donner la peine de l'enten- » dre. Pourquoi donc venez-vous ſi ſou- » vent dans cet auditoire? C'eſt que je » prends plaiſir à juger des coups. Et com- » ment en jugez-vous, ſans ſavoir ce » qu'on dit? C'eſt que j'ai un autre moyen » de juger qui a raiſon. Et comment? » C'eſt que quand je vois à la mine de » quelqu'un qu'il ſe fâche, & qu'il ſe » met en colere, je juge que les bonnes » raiſons lui manquent & qu'il a tort. »

POST-FACE.

LE Traité des vivres de la Marine pour l'année 1775, donne lieu à notre *poſt-ſcriptum* (*). Comme ce Traité ſe préſente merveilleuſement ici, & qu'il nous intéreſſe, nous l'ouvrons avec plaiſir pour en extraire à l'article 4 la compoſition de la ration accordée aux gens de mer. L'auteur ſoi-diſant du régime végétal & ſes partiſans zélés (entr'autres celui qui méritoit la place de premier Médecin dans le port de Breſt, par ſes ſoins ſcrupuleux à fidélement relever les faits de voyage relatifs à ce régime, & qui le méritoit encore à un plus reſpectable titre, par celui de pere ſecret du projet végétal) s'attendoient ſans doute que l'importance

---

(*) A l'occaſion de ce nouveau Traité, nous ne pouvons aſſez faire l'éloge de M. de Ruis-Embito, Intendant de la Marine en Bretagne, ſur ſes lumieres & ſon zele pour les Marins. On doit beaucoup à ſa vigilance, concernant les moyens différemment modifiés qu'il a mis en uſage dans pluſieurs circonſtances relatives au bien-être & à la conſervation des gens de mer. Il mérite toute la reconnoiſſance que l'on doit aux hommes précieux à l'Etat.

de leur propoſition ſurannée alloit faire changer la nourriture ordinaire des Marins à l'avantage de leur cauſe ; mais quelle eſt leur erreur aujourd'hui, ou plutôt leur déſeſpoir !

Voyons ce que prononce le Traité des vivres à l'article 4, page 7. » Il ſera donné par ſemaine (y eſt-il ſpécifié) dans » toutes les campagnes quelconques, & » pendant les trois premiers mois *quatre* » *dîners gras* ; il y en aura pendant les » deux premiers mois deux en lards, un » en bœuf ſalé, & un en pieds & têtes » de cochon ſalés » . . . . . .

Voilà d'abord le nombte des dîners gras conſervé ſur l'ancien pied ; mais nous liſons un peu plus bas du même Traité : » qu'après les trois premiers mois de campagne, il ſera donné *cinq dîners gras* » par ſemaine, tous en lard, ſauf les circonſtances de relâche dans les ports & » rades, où il ſera poſſible de procurer » de la viande fraîche aux équipages, &c.

Où eſt donc la theſe de M. P... D... ? Où ſont donc les ſages préceptes de cet auteur, *ſur les avantages qu'il y auroit à changer abſolument la nourriture des gens de mer*, en ſupprimant toute eſpece de viande ? Peut-on lire une condamnation

plus irrévocable de ſon régime, une défaite plus marquée de ſon auteur & de ſes proſélites, que cette addition d'un *cinquieme repas* de viande par ſemaine, qui n'exiſtoit pas avant le nouveau plan de réforme? Le coup eſt déſolant.... Qu'à cette occaſion M. P... D... nous permette une courte réflexion en faveur des anonymes qu'il n'aime point.

N'eut-il pas mieux valu pour cet écrivain de ſe taire, ou de garder ſagement l'anonyme, manteau honnête, exempt de préventions & de reproches, que de publier ſous ſon nom, ſes qualités, ſes titres, ſes erreurs; & de ne les défendre opiniâtrement & ſans reſpect, que pour avoir la double diſgrace de s'être affiché par de faux ſyſtêmes & des injures? Telle eſt cependant l'humiliante poſition où ſe trouve ce Médecin; car d'après les textes conſignés dans le Traité des vivres des vaiſſeaux, il eſt aiſé de ſe convaincre du peu de conſidération qu'a mérité à ſon auteur le régime végétal; & combien peu le zele de ſes acolytes lui a ſervi, en faiſant fauſſement valoir des belles cures, qu'ils ont publiées rédevables à ſon ſpécifique.

Pour s'inſtruire de ces *belles cures*, on peut conſulter entr'autres les écrits des quatre illuſtres ſuivans.

Le premier eſt connu par le nombre de plus de trente ſcorbutiques qu'il a guéris ſur la *Therpſicore* en 1764; par la guériſon du ſcorbut du nommé Guérard ſur l'*Ecluſe* en 1770, avec du ris, des légumes ſecs & du miel. Il eſt connu par, &c.

Le deuxieme eſt recommandable par la fumée de quelques balſamiques contre la pthyſie pulmonaire, & particuliérement contre celle du nommé Louis Foliard, canonier de l'artillerie de la Marine. Ce ſoldat, dans un état déſeſpéré, fut, dit-on, guéri à l'aide des fumigations & du régime végétal pour toute nourriture. Il eſt cependant mort peu de temps après ſa prétendue guériſon, de la même maladie dont il avoit été traité. Ne peut-on pas croire dans ce cas-là que la denſité de la fumée, dont étoit enveloppé notre fumigateur, ne lui a point permis de bien voir l'état de ſon malade, ni de pouvoir reconnoître à la ſuite l'accident de ſa maladie.

Le troiſieme eſt célebre par la guériſon en quatre jours d'une fracture complette à la jambe gauche d'un ſoldat, au moyen de la diete végétale. Il a toujours été regardé comme une Divinité Hypo-

cratique, digne de deſcendre des Cieux. Il a prouvé ſon origine céleſte en ſe jettant par la fenêtre. *Deſcendit de Cœlis.*

Le quatrieme & dernier eſt un exchirurgien de la Marine, à Quimper-Corentin, auſſi fameux que les précédens acteurs. Celui-ci a été envoyé à Conquarneau en 1772 pour y faire des merveilles dans le traitement d'une fievre putride maligne, qui en trois jours venoit d'y enlever vingt-cinq perſonnes. Qu'a fait l'exchirurgien? » Il n'a eu qu'à ſuivre, » dit M. P... D... les préceptes que j'ai » donnés, *pour ſauver tous ceux auxquels* » *il a donné ſes ſoins.* » O ſalutaires guides du Chirurgien de Quimper-Corentin! que vous avez de vertus! Ne nous ſemble-t-il pas voir l'ouverture du livre de M. P... D... opérer, à l'égard des perſonnes attaquées de fievres malignes, les mêmes miracles que fait l'ouverture du S. Evangile en faveur des poſſédés de l'eſprit malin?.... Au reſte, il faut avoir de la foi, & nous en avons beaucoup.

Avant de finir, nous pourrions rapporter encore pluſieurs anecdotes auſſi extraordinaires. Ces anecdotes, quoiqu'étrangeres au régime végétal, ne ſeroient pas moins curieuſes que les précédentes. Nous

pourrions placer d'une part la ſinguliere méthode propoſée derniérement, pour ſauver de la ſubmerſion les gens de mer. Cette méthode conſiſte dans l'inſuffla-tion & le gonflement du *tiſſu cellulaire* de la peau. En effet, l'intumeſcence générale de ce tiſſu, qui doit, en raiſon de ſon plus grand eſpace, donner plus de volume & de ſurface aux corps des individus, n'eſt-elle pas bien imaginée pour faire flotter ſur l'eau des hommes ſoufflés comme des veſſies? Cette opération doit être précédée d'une petite ouverture à la peau, & aidée de l'action d'un ſoufflet, &c. &c. La pratique des bouchers eſt, on ne peut plus, reſſemblante à celle de notre auteur. (Qu.)

A côté de ce trait ingénieux, nous placerons pour pendant le fait unique d'une femme vaporeuſe, qui rendit ſes inteſtins par les efforts d'un grand vomiſſement, précédé d'abord de la ſortie d'une grande portion du méſenterre. Cette femme a ſu toutefois ſurvivre à cet accident fatal. Elle avoit cependant rejetté ſon *duodenum*, qu'un *certain expert* reconnut parfaitement bien parmi différens boyaux de cochon cruds, qu'elle avoit auparavant avalés durant un accès de maladie

69-349
Wormser
12-2-68

nerveuſe..... Quel enſemble de prodiges, de merveilles & de lumieres! Nous ne donnerons point l'explication raiſonnée de la poſſibilité phyſique de ces ſingularités riſibles: le détail en ſeroit trop ſérieux & trop long. Nous nous réſervons le plaiſir d'en faire deux Comédies; l'une ſera intitulée: *l'Homme métamorphoſé en veſſie*, & l'autre: *la Femme ſans boyaux, La Scene eſt aux Antipodes de la raiſon & du bon ſens.*

FIN.

E776
C542r